

Carrière Miséry **destruction** **de la ville sauvage**

Collectif PUMA/Nantes

à la criée

Carrière Miséry
destruction
de la ville sauvage

Collectif PUMA/Nantes

Aux lecteurs et lectrices

Vous trouverez après le récit d'une destruction hors-normes, un cahier photographique couleur, puis un essai enrichi de photographies noir et blanc, d'extraits de paroles habitantes et professionnelles, accompagné d'un ensemble de courtes notes reliant notre propos singulier aux grands saisissements de l'Anthropocène que certain·e·s appellent plus justement le Capitalocène.

Le collectif PUMA proposera des mises à jour sur le site de l'éditeur au gré des événements et des (re)prises en commun.

Parce que nous ne sommes pas seul·e·s

Alors même que l'intitulé de ce champ de recherche, « l'écologie urbaine » (une alliance de mots comparable à « l'anthropologie de la nature » de Philippe Descola), semble exiger de penser en deçà de l'opposition homme-nature, elle en reste tributaire. Chacune de ces deux acceptions nous fournit certes des outils indispensables pour lire une ville comme Marseille ^[Nantes] - son tiers-paysage aussi bien que sa fragmentation sociale et ethnique. Mais aucune ne nous permet de décrire l'expérience singulière qu'on peut ici avoir de la ville *comme d'une réalité naturelle*.

Le naturel urbain marseillais ^[nantais] pourrait-il nous aider à préciser l'objet d'une écologie urbaine plus aboutie ?

Marseille ^[Nantes] *ville sauvage, essai d'écologie urbaine*

Baptiste Lanaspeze,
photographies de Geoffroy Mathieu
Actes Sud, 2012



carrière miséry, destruction de la ville sauvage

collectif PUMA, mai 2019

éditions à la criée, 14, rue guy-lélan, 44400 rezé

www.alacriee.org | a.la.criee@free.fr

isbn 978-2-919635-12-2, 8 €

dépôt légal bibliothèque national de france, mai 2019

impression media graphic, rennes, avril 2019

crédit photos : collectif PUMA sauf mention contraire

carrière miséry, destruction de la ville sauvage s'inscrit dans un mouvement de protection et d'usage en commun de la carrière miséry qui a maintenant plus d'une dizaine d'années. le collectif nantais PUMA (pour une métropole appropriée, autogérée, aquatique, assez chouette, amoureuse, à compléter, etc.) remercie toutes celles et ceux, personnes et groupes, qui ont contribué à l'écriture et à l'édition de ce livre, par leurs contributions sur place et à distance, en partage, écriture, photographie, archive, témoignage, énergie, invention, proposition, poésie, etc., aussi par leurs souscriptions — un livre de l'écosystème nantais.
puma@riseup.net

l'éditeur conseille en lecture complémentaire

le guide indigène de détourisme de nantes et saint-nazaire, 2016

la beaujoire, enquête sur un coup d'état urbain, Frédéric Barbe, 2018

dans toutes les bonnes bibliothèques et bonnes librairies

également sur www.alacriee.org



À propos d'une carrière [7]

Cahier photographique [9]

Introduction [27]

État des lieux

Géopolitiques de (feue) la ville sauvage

Drôle d'endroit pour une rencontre

Densification, tourisme et écoblanchiment [33]

À propos du vide et de l'aménagement

Accélération ou le temps obligé

Attachements !

La carrière Miséry comme commun

Une carrière unique en Europe [43]

Usages passés

Usages informels, délaissés et déjà-là

Habiter(s) et expérience Fertile

L'Arbre aux hérons, grand projet inutile et imposé [53]

Imaginaire Jules Verne Obligatoire

De l'usage persopolitain de l'argent public

Un signal de métropolisation surmoderne : tout est possible !

Une nouvelle frontière spéculative : gentrifier le Bas-Chantenay

Ultimes mises en spectacle [67]

Mise en récit du projet urbain

Mise en tourisme de l'espace ordinaire

Mise en fiction de la démocratie participative

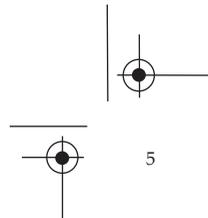
Mise en cascade artificielle d'un écosystème

Conclusion [79]

Depuis qu'il est « ouvert » le site n'a jamais été aussi peu accessible

Inventer des brèches dans un monde clos

Et maintenant ?





À propos d'une carrière

Décembre 2018, à la nuit tombée. Nous nous mettons en marche. Depuis les hauteurs déjà en partie dédiées à Jules Verne, nous prenons la route vers le couchant. Nous sommes deux, nous sommes dix, nous sommes beaucoup plus, chaudement vêtus. Nous sommes invisibles. Nous marchons à la lumière de nos lampes et de nos téléphones. Nous contourons la carrière par le haut de la falaise, le long du square Maurice-Schwob avant de redescendre par des escaliers peu éclairés, bordés par les immeubles borgnes des marchands de sommeil, vers l'ancienne voie ferrée. Par une brèche, une simple entaille dans la clôture du chantier, nous nous faufileons de l'autre côté du mur d'enceinte. Nous voilà maintenant face à la carrière et en son sein, et ce que nous voyons à la faible lumière de la nuit urbaine et de nos lampes d'appoint nous accable.

Depuis qu'elle a été déforestée, défigurée, défoncée par des bulldozers appartenant à des entreprises de nettoyage et de démolition, la carrière n'est plus que ruines d'elle-même.

À présent, alors que la nuit est là et que le froid pique les visages, nous marchons sur les restes de ce que nous avons connu beau, libre et secret. Nous passons sur le corps de ce qui fut floral, végétal, et odorant. Déshabillée, nettoyée, perforée, la falaise autrefois vêtue d'une crinière extravagante et extraordinaire n'est plus qu'un mur grisâtre, lisse et hostile. Sur le sol boueux, scarifié par les engins de chantier, les tractopelles ont commencé à creuser ce qui semble être le bassin de rétention des eaux de la future cascade artificielle.

Alors on se rend compte que les attachements géographiques ne sont rien de moins que profonds et que nous nous sentons amoindris, diminués, lorsqu'ils sont empêchés. Les lieux gardent-ils en mémoire les traces de celles et ceux qui les ont traversés ? Font-ils autant partie de nous que nous faisons partie d'eux ?

Quelque chose s'est produit ici qui n'aurait sans doute jamais pu voir le jour sans une volonté politique manifeste : la mise en exploitation d'un interstice ensauvagé, avec tous les moyens de la bruyante mécanique du tourisme de masse et de la propagande métropolitaine. Le fric, les bulldozers et les conférences de presse.

Il nous faut comprendre, remonter à la source, prendre la mesure de la catastrophe, gagner en connaissances communes d'un espace singulier et précieux, mener un travail d'observation et de description d'un territoire unique et enfin parcourir à l'envers les chemins qui ont finalement mené à sa ruine. Revenir en arrière, baliser le terrain pour finir par débuser et désigner des pratiques précises, celles du capitalisme avancé et de ce qu'il fait aux vivants, aux sols, de ce qu'il fait de nos vies, de nos attachements, du temps que nous avons.





Le collectif PUMA n'est pas un groupe de spécialistes se livrant à une énième expertise urbaine, c'est un groupe d'habitants et d'habitantes qui n'ont pas d'autre légitimité que celle d'habiter. C'est-à-dire aujourd'hui de tenter d'inventer des façons de vivre dans une ville abîmée : non pas sauver à tout prix le passé (sauvegarder, conserver, réparer), non pas survivre, mais vivre, en coopérant avec toutes sortes de vivants. Habiter dans l'attention portée aux lieux, aux humains et aux non-humains qui les habitent, à l'infime, à l'intime, à ce qui survient ou s'improvise, à ce qui se dérobe à la vue et déroge à la règle. Et il s'agit aussi ici de réfléchir à de nouvelles façons de penser le passé, de se relier à lui, et de le relier au futur, dans ce moment même que nous vivons au présent. De le prendre en charge sans doute autrement.

Le livre s'est nourri/se nourrit de multiples balades et déambulations, de jour comme de nuit, qu'il vente ou qu'il pleuve, dans et autour de la carrière. Il a pris corps aussi dans la vie quotidienne à travers nos actes les plus simples. Divaguer et extravaguer. Écouter. Parcourir à pied la sente au bas de la falaise. Faire avec un naturaliste un inventaire botanique. S'enfoncer dans la grotte sous la falaise. Pique-niquer à même le sol, contre le vent. Se délecter des soupes et houmous cuisinés en commun. Faire lecture publique de nos textes, dedans ou dehors. Et toujours se mettre à plusieurs. Penser à plusieurs, écrire à plusieurs. Ce livre voudrait être à la fois un hommage à un lieu remarquable maintenant disparu, une enquête collective sur les raisons qui ont mené à sa disparition, une tentative d'habitants et d'habitantes pour sortir de l'assignation qui leur est faite à demeurer à leur place, passifs et silencieux, pour se constituer en sujets politiques actifs, participant, à partir de leurs propres expériences et de leurs perceptions plurielles, à l'intelligence collective de ce qui leur arrive.

Dans ce petit essai de géographie sauvage de la ville socialement et biologiquement diverse, écrit à l'occasion de la destruction d'un lieu extraordinaire, unique en Europe, et de sa mise en exploitation, on trouvera des récits, des faits, des chiffres, des hypothèses, des références à un appareil critique désormais abondant sur le sujet et des paroles d'habitants et d'habitantes, et quelquefois d'expert·e·s, paroles captées dans les réunions que nous organisons — mars 2018 au café de la Croix-Bonneau à Chantenay et à Notre-Dame-des-Landes, janvier 2019 au Dix sur la butte Sainte-Anne — ou de rencontres plus informelles.

Collectif PUMA, Chantenay, le 15 avril 2019

















ACAB

ACAB



JARDIN EXTRAORDINAIRE

Demain, une cascade et un arbre aux hérons dans un jardin extraordinaire









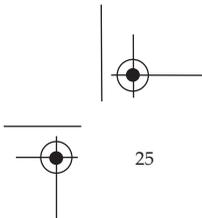




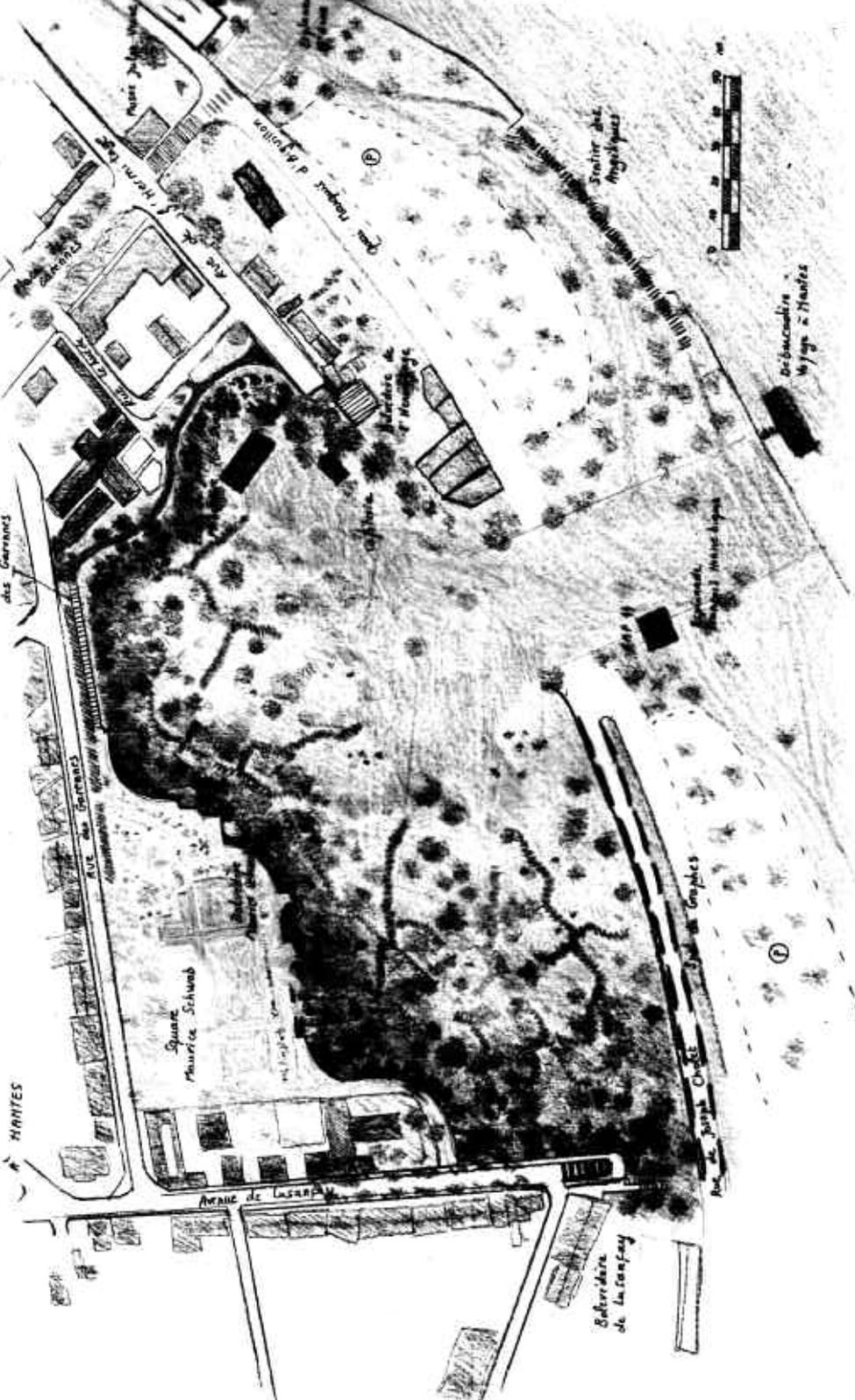


Notices du cahier photographique

- 1 — Campement, Friche publique évolutive, Collectif Fertile, 2010.
- 2 — Ambiances et petit moulin, Interstices, À la criée, 2010.
- 3 — Cascades de lierre sur grand sillon granitique, 2017.
- 4 — Hamac forestier, Friche publique évolutive, Collectif Fertile, 2010.
- 5 — Un indien dans la forêt, au loin, le Lunar tree de la Biennale Estuaire, 2017.
- 6 — Grotte illuminée aux bougies, Interstices, À la criée, 2010.
- 7 — Camping Into The Wild, 2017.
- 8 — Lucarne sur friche, 2016.
- 9 — La même, lucarne sur Capitalocène, 2019.
- 10 — Cascade artificielle de synthèse, Complètement Nantes !, avril-juin 2018.
- 11 — Maquette en réduction de l'Arbre aux hérons, Machines de l'île, avril 2019
- 12, 13 et 14 — Défonçage de la carrière et de la friche, novembre 2018.
- 15 — Défonçage de la carrière, suite, février 2019.
- 16 — Baignade sauvage dans un bassin de rétention de cascade artificielle en construction, mars 2019.
- 17 — Traces de micro-jardinage dans le tiers-paysage, Interstices, À la criée, 2010.
- 18 — Dialogue entre les espèces, Interstices, À la criée, 2010.



MEUSE MISÉRY - QUAI SAINT LOUIS ET PARQUET D'ARQUILLON
 ORIENTATIONS DE PROJET CONCERNANT LE PÔLE OUEST
 DU MARCOURS DE LA BIODIVERSITÉ



Balcon des Gernans

Avenue des Gernans

NANTES

Square Maurice Schwab

Avenue de Lasarfy

①

Parcours de la Biodiversité

Gare de Nancy

Avenue de la République

②

Station des Propriétaires

Garage



Peut-être que l'arbre aux hérons, c'est juste un super projet d'anticipation des cinquante prochaines années et qu'ils anticipent déjà de manière très très intelligente la montée des eaux sur l'île de Nantes et plus personne ne se rappellera des machines de l'île, donc ils construisent déjà un musée en l'honneur des machines avec l'arbre aux hérons en face, c'est du patrimoine !

[janvier 2019, butte Sainte-Anne]

VILLE SAUVAGE ET SURMODERNITÉ, DÉBRIS ET FANTÔMES DE NANTES CAPITALE VERTE 2013

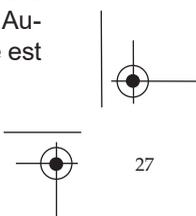
Introduction

Ancienne carrière granitique orientée plein sud, en bord de Loire, non loin du centre-ville, dans le quartier du Bas-Chantenay, au pied de la butte Sainte-Anne, elle est, selon les mots du paysagiste Gilles Clément, une carrière unique en Europe par sa centralité, sa taille, ses faciès biodiverses et son micro-climat. De nombreux usages informels (habitat temporaire, village rom, paintball, skate-park, divagations, graffs, fêtes, plantations, petits usages, escalade, etc.) s'y sont développés après la fermeture des Brasseries de la Meuse en 1985. La carrière Miséry est alors cette vaste bulle mystérieuse, territoire singulier de trois hectares et demi en fond d'estuaire, lieu insolite et secret, caché à l'ombre de ce qui reste des murs d'enceinte des brasseries disparues.

État des lieux

C'est un lieu paradoxal, à la fois libre mais interdit (en théorie), calme mais inquiétant (pour certains), vide mais habité. On y trouve de la végétation apportée par le vent ou les oiseaux, des objets installés ou à l'abandon, des animaux domestiques et sauvages. De temps en temps, des constructions précaires ou des tentes y apparaissent dans lesquelles des femmes et des hommes vivent et développent des relations sociales. La carrière est aussi un lieu où s'expriment des artistes, de façon sauvage ou instituée (graffs, tags, soirées). Ainsi, la carrière se donne voir et à vivre comme un lieu où de nombreuses interactions peuvent s'établir entre les humains et la biodiversité. Cette friche comme « tiers-paysage » (expression qui définit un paysage qui n'est plus sous contrôle et évolue de lui-même) fait l'objet à partir de 2010 d'une occupation légère fédérée par le collectif Fertile. Ce groupe de jeunes architectes et paysagistes y défend un projet lent, non dualiste, peu intensif, gratuit et partagé, d'une friche publique évolutive.

Après la fermeture de la brasserie en 1985, les bâtiments sont détruits en 1987 pour l'essentiel et en 1995 pour les plus beaux d'entre eux. Aujourd'hui, ces derniers seraient certainement conservés. Puis le site est



laissé en sommeil par son propriétaire, abandon apparent seulement interrompu par le rachat du terrain par la Ville, des rumeurs de projet immobilier et la courte expérience du collectif Fertile. Là encore, aujourd'hui, la collectivité agirait sans doute autrement, de manière plus étalée dans le temps, dans le temps long de l'aménagement urbain transitoire et participatif, recherchant l'acceptabilité sociale des projets futurs par une intervention d'acteurs jeunes, économiquement sobres, séduisants et inventifs. Pourtant, le temps de latence n'est pas non plus un temps mort de l'aménagement, il soutient la maturation souterraine de projets, dans l'ombre, et dégage un horizon d'attente. Il prépare aussi le moment idéal, celui de la « révélation ». Cette prise de pouvoir symbolique d'un lieu vierge, présumé inconnu, vide et inexploité, rejoue localement à chaque fois la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Johanna Rolland exprime souvent, comme son prédécesseur Jean-Marc Ayrault, cette idée de révélation comme acte magique de l'action publique : *ce que nous réalisons du point de vue urbain, c'est de passer du moment où on invente le cœur de Nantes au moment où on invente le cœur de la métropole. Ce cœur de la métropole, c'est le triangle entre l'île de Nantes, la ZAC des Isles à Rezé et le Bas-Chantenay. La vertu des Machines, c'est d'avoir à un moment donné, un projet artistique qui révèle un projet urbain.*

Ainsi, en juillet 2016, soit plus de dix ans après la préemption du terrain par la collectivité, la maire-présidente de la métropole nantaise peut-elle annoncer de manière théâtralisée, dans les lieux même de sa « découverte », à la manière des grands conquérants évangélistes, la création d'un Jardin extraordinaire dans la carrière avec, en son centre, l'Arbre aux hérons. En réalité, la trajectoire de la carrière Miséry a déjà basculé le jour où, suivant les conseils de Karine Daniel, (une ancienne élue métropolitaine socialiste, brièvement députée, habilement recyclée dans le Fonds de dotation de l'Arbre aux hérons après la débâcle socialiste aux législatives de 2017), Johanna Rolland, Pierre Oréface, directeur des Machines de l'île et François Delarozière, directeur de la compagnie artistique La Machine se rendent sur le site. *On est tombé raide*, dira plus tard Oréface, *on a trouvé ce lieu extraordinaire.*

Commençons donc par les acteurs principaux, commençons par raconter la scène d'ouverture telle qu'on peut l'imaginer à partir de l'interview des artistes dans le magazine Les Inrocks (31 juillet 2016). Devant cet horizon de merveilles, Oréface et Delarozière eurent comme un éblouissement. *C'est le meilleur endroit du monde*, s'enthousiasme Oréface. *Le plus bel endroit pour la plus belle idée du monde*, reprend Delarozière. Tout à leur enthousiasme et oubliant toute forme de modestie, ils en viennent à tirer des plans sur la comète. *Dans un tel écriin, notre*

arbre sera remarquable et remarqué du monde entier, dit l'un. Il sera un vrai remède à la morosité ambiante, dit l'autre.

Si le rôle de l'œuvre d'art dans la ville consiste à exalter conjointement la souveraineté de l'artiste et la puissance de ses commanditaires, l'Arbre aux hérons, même à l'état de projet et/ou de fantasme, est assez réussi. Oréface, toujours dans Les Inrocks, l'explique assez ingénument. *Ce n'est pas uniquement pour faire rêver, c'est aussi pour que Nantes devienne plus attractive, soit visible du monde entier et pour amener les touristes à Nantes, et plus loin, l'Arbre symbolise énormément de choses : la puissance, l'origine et l'élévation.* À son corps défendant peut-être, le directeur des Machines dit bien les interactions nombreuses entre un projet artistique qu'il porte depuis 2003 et le projet urbain qui le rend possible, il dit aussi les relations complexes et ambiguës entre l'artistique, l'économique et le politique. Il ne dit en revanche rien des destinataires de l'œuvre et rien surtout des manières dont elle pourra être perçue par celles et ceux qui la reçoivent et qui ne l'ont pas demandée.

Géopolitiques de (feue) la ville sauvage

La formule utilisée dans la carrière, *un Arbre extraordinaire dans un Jardin extraordinaire*, laisse entendre une certaine simultanéité entre deux projets et dans les premiers moments de communication de la Ville, ils ne sont pas véritablement différenciés. Mais rapidement, il apparaît qu'il y a plutôt décalage des temps et que la communication métropolitaine se concentre surtout sur le Jardin. Si l'inauguration d'un jardin « public, gratuit et sécurisé » est programmée pour septembre 2019, soit dans le temps court du mandat électoral et avant la clôture de celui-ci, opportunément avant le démarrage de la campagne municipale, l'Arbre n'est pas annoncé avant 2022 selon Nantes Métropole, d'ailleurs démenti par Pierre Oréface qui prévoit plutôt son ouverture à l'horizon 2023, tandis que son complice l'annonce pour 2024. Dès lors, on peut légitimement s'interroger sur les relations entre les deux projets. L'Arbre aux hérons est-il l'enveloppe qui rend économiquement possible un jardin certes moins coûteux mais qui ne rapporte rien. Ou bien, est-ce un vrai choix politique comme le suggère Johanna Rolland — *c'est la première fois qu'un projet urbain débute par la création d'un jardin et c'est un vrai choix. La nature n'est ni accessoire, ni un ornement mais une composante essentielle de faire la ville* (Nantes Métropole, 24 mai 2018) — de privilégier le Jardin facilement réalisable et maîtrisable, électoralement utile, plutôt que l'Arbre plus contestable, plus contesté et aussi plus incertain, notamment au regard du coût et du financement annoncés.



Dans cette partie à demi-cachée entre la Ville, Les Machines de l'île et l'agence d'architecture et d'urbanisme Reichen et Robert, le SEVE (service des espaces verts de la ville de Nantes) joue un rôle singulier. C'est un service municipal important, il administre un sixième de la surface de la ville et il mène depuis longtemps une politique ouverte et innovante (Quai des plantes, Promenade de la gare à la Loire, Étoile verte). La direction du SEVE voit-elle ainsi d'un bon œil le projet d'Arbre (pourtant mécanique et ferrailé) qui éloigne le spectre d'une urbanisation de la carrière, bien présent dans les projets de l'agence Reichen et Robert et dans les cartons des promoteurs ? C'est en tout cas ce qu'on comprend à travers les propos de Gilles Clément, paysagiste de renom et par ailleurs consultant du SEVE, repris sur le site de la Ville. *J'ai été frappé de voir comment ce territoire abandonné avait donné naissance à une nature généreuse. Il y avait à l'époque un projet d'urbanisation. Je n'imaginai pas que vous oseriez le préserver pour en faire un jardin.* Il apparaît alors que le projet d'Arbre aux hérons à Miséry est bien le résultat de discussions, négociations privées entre Oréface et Delarozière, les concepteurs et propriétaires de l'idée d'une part et Johanna Rolland d'autre part. Mais il est aussi l'objet de multiples tractations, petits arrangements et ajustements entre acteurs professionnels dont le citoyen ordinaire n'a pas à connaître les contours et encore moins à y interférer. Une micro-géopolitique métropolitaine dont les non-humains formant la partie vivante et sauvage de la carrière auront été les premières victimes.

Drôle d'endroit pour une rencontre

L'histoire du parachutage de l'Arbre aux hérons dans la carrière pourrait se raconter comme la rencontre entre un arbre-objet dépourvu de terrain d'atterrissage et un site remarquable mais apparemment privé de sens et d'un cœur bâti. Vieux projet des Machines de l'île, l'Arbre aux hérons se heurtait à l'hostilité des personnels politiques, non pas au projet en lui-même, mais à son implantation sur l'île de Nantes. La soudaine « redécouverte » de la carrière Miséry arrive à point nommé pour débloquer la situation. Le Bas-Chantenay apparaît d'un coup comme le site providentiel pour installer le nouveau « projet fou », architecture monumentale de plus de deux mille tonnes d'acier riveté, bourrée de mécanique énergivore, de trente à quarante mètres de hauteur et au moins cinquante d'envergure, pour accueillir quatre cents personnes en même temps sur ses vingt-deux branches. Tel qu'il est décrit par Oréface, toujours dans Les Inrocks, le projet se présente comme un nouveau mastodonte touristique, une énième attraction mêlant divertissements, activités culturelles de basse intensité et « vols »

circulaires à bord d'une nacelle suspendue sous un héron.

Le projet d'Arbre aux hérons et le jardin « tropical » prévu pour lui servir de faire-valoir est porté par la maire (réputée socialiste) et, selon leurs votes, par la grande majorité des élus métropolitains toutes tendances politiques confondues. C'est ainsi que le Conseil métropolitain du 10 février 2017, après un débat de « belle tenue » selon Presse-Océan, adopte le principe de l'Arbre et vote une première subvention pour étude de faisabilité par 77 voix pour, 19 abstentions et zéro contre. Il bénéficie tout de suite de l'appui marqué et enthousiaste de nombreux acteurs économiques. Yann Trichard, le président de la CCI Nantes-Saint-Nazaire, pourra dire sans rire : *cet Arbre aux hérons doit être à Nantes ce que la Tour Eiffel est à Paris*. Le patron du Medef 44 et du Pôle de compétitivité EMC2 (rien que cela) en rajoute encore proposant d'arrêter les clivages et de travailler ensemble. Tous y voient une opportunité de retombées économiques certes difficilement évaluables mais bien réelles et l'attraction idéale pour « signer » de façon majestueuse l'entrée de la nouvelle ZAC du Bas-Chantenay, vaste périmètre de cent-quinquante hectares ouvert sur trois kilomètres de Loire.

Capitalocène/Loire — note 1

Nous devons voir global, penser local. Nous n'avons plus le loisir de reporter l'impact de nos décisions sur les générations futures. À la vitesse à laquelle se produit le désastre, quand nous parlons de générations futures, il faut entendre la génération de nos enfants, celle de nos enfants, pas celle des enfants de nos enfants. Notre temps est celui du désastre et nous fermons les yeux. Il est difficile d'imaginer le pire. Mais le pire arrive. Il est déjà là : effondrement des populations d'insectes, d'oiseaux, fonte accélérée du glacier Thwaites ... La litanie est chaque jour plus longue et sidérante. Mais la plupart de nos décisions restent inconséquentes. Nos choix sont ceux de l'irrationnel. Difficile de repérer dans cette extension d'un parc d'attraction ouvert sur la ville, les enjeux décisifs qui traversent nos sociétés. Ceux qui remettent en cause profondément nos modes de vie, d'agir, de voyager, de coexister avec le vivant dont nous faisons partie. Ce projet d'Arbre aux hérons accompagne la ruine du futur. Il l'accélère. Pour le penser il faut imaginer ce que cache cet arbre, ce qu'il occulte, ce qu'il engloutit financièrement. Il faut se projeter par une pensée désirante dans ce qu'il oblitère, ce qu'il empêche précisément et délibérément d'advenir. Cette réalité empêchée est celle d'un formidable jardin, extraordinaire car planté, bêché, nourri, arrosé dans l'idée d'un commun ... Un jardin nourricier, profitant de cette situation exceptionnelle (+ 4° C dit-on). Que pourrait-on y faire pousser ? Des kiwis de Nouvelle-Zélande ? Des avocats du Honduras ? Des pêches de Provence ? Cette carrière ouverte au sud, protégée des vents, est un potentiel lointain à portée de main.





Le projet de l'arbre aux hérons date d'une quinzaine d'années, donc ça donne le temps de coloniser nos esprits et la possibilité qu'il soit fait. C'est un peu un cheval de Troie, comme l'Éléphant a été un cheval de Troie de l'île de Nantes pour les projets immobiliers à suivre derrière.

[janvier 2019, butte Sainte-Anne]

DENSIFICATION, TOURISME ET ÉCOBLANCHIMENT

Le recours à des dispositifs culturels pour valoriser des espaces désaffectés avant leur réhabilitation est devenu une pratique courante intégrée aux politiques urbaines. La mise en place d'événements culturels ou festifs constitue ainsi un prélude aux projets de transformation d'ensembles urbains. Un an après l'annonce officielle du projet Jardin + Arbre, au début de l'été 2017, la partie la moins ensauvagée de la carrière de Misery est nettoyée et aménagée pour accueillir des milliers de visiteurs invités à venir fêter en grande pompe, le 30 juin, l'anniversaire des dix ans des Machines de l'île. Des visites sont organisées, une grande fête et des concerts servent de coup d'envoi au Voyage à Nantes. C'est l'occasion pour les aménageurs de la métropole de réaffirmer que la friche sera transformée en Jardin extraordinaire sous l'égide de l'agence de paysage et d'environnement Phytolab avec un projet d'installation culturelle, l'Arbre aux hérons, pour la somme de trente-cinq millions d'euros d'argent public (*Top départ pour l'Arbre aux hérons*, Ouest-France, 8 février 2017). Mais, en vérité, ce chiffre, produit sans études, n'a aucune valeur. Le projet de l'Arbre aux hérons n'est à ce jour ni chiffré, ni financé.

Le projet Jardin + Arbre et les fêtes subventionnées qui l'accompagnent et vont continuer à l'accompagner ouvrent donc une opération de rénovation urbaine de grande ampleur. *Comme le Grand Éléphant sur le parc des Chantiers en 2007, l'arrivée de l'Arbre aux hérons dans la carrière Miséry va marquer le renouveau du Bas-Chantenay. [...] Située en contrebas du musée Jules-Verne et d'un des plus beaux points de vue de la ville, l'ancienne carrière de granite offre un amphithéâtre naturel unique avec ses hautes falaises et la végétation qui a colonisé les lieux depuis la fermeture des brasseries de la Meuse* », écrit le site de Nantes Métropole (*L'incroyable Arbre aux hérons s'enracinera dans la carrière Miséry*, vidéo sur www.nantesmetropole.fr, 11 juillet 2016). Le Jardin et son Arbre précèdent un grand projet d'aménagement : la Zone d'Aménagement Concertée du Bas-Chantenay. *Le secteur est appelé à se transformer en s'appuyant sur deux enjeux majeurs, la construction d'un quartier mixte incluant bureaux, commerces, logements, ainsi que le soutien et le développement des activités industrielles et économiques. Il s'agit donc de concilier habitat, activités, industries, loisirs dans un quartier*

attractif et agréable à vivre [...]. Dans la continuité du quai de la Fosse, le secteur du Bas-Chantenay constitue une pièce puzzle du nouveau cœur de la Métropole. Il représente un secteur de développement important (www.nantes.fr/bas-chantenay, juillet 2017).

La Métropole prévoit ainsi d'investir 3,6 millions d'euros entre 2016 et 2019, puis 29 millions entre 2020 et 2025 et enfin 21 millions sur la période 2026-2034 pour la requalification des quais, la création d'équipements rendant la pratique nautique possible, la construction de 1000 à 1 500 logements, ou la livraison de 90 000 m² environ de commerces. En parallèle de cette opération considérable de mutation du quartier, le dernier grand mur de graffiti de la friche sera détruit, signant de sa propre disparition, la destruction complète de l'espace sauvage de granite et de végétation non contrôlée de la carrière.

Capitalocène/Loire – note 2

L'Arbre aux Hérons est le moteur supplémentaire d'un projet plus vaste, gavé aux hydrocarbures, le projet de développement économique-touristique d'une métropole ambitionnant de capter un pourcentage du flux touristique mondialisé. La zone d'extraction est modélisée : une heure de vol à bas-côût depuis Nantes. La denrée à extraire est bien sûr le touriste, plus exactement ce que contient son porte-monnaie. Chaque publicité de compagnie aérienne en donne une idée claire et précise. La pompe marche dans les deux sens. Aller-retour. Prague, Londres, Barcelone, Nice, Amsterdam, Milan ... Cet arbre métallique, peuplé d'animaux mécaniques, cache un modèle de développement insoutenable. Et nous ne parlons pas des montages financiers douteux, du sponsoring de chaque branche par des entreprises qui défiscalisent ... L'utile c'est la finance, la monnaie, le profit, le cash, le business. Admettons qu'il est à première vue, mais seulement à première vue, difficile de se positionner contre un nouveau jardin, un manège apparemment inoffensif et plaisant qui fera tourner dans les airs, sous les ailes de hérons hydrauliques, des touristes.

À propos du vide et de l'aménagement

Que pèse un laurier-palme du Caucase face à un taux de profit ou une carrière politique ? Ici, comme à Notre-Dame-des-Landes, comme dans le triangle de Gonesse ou encore dans la forêt de Romainville, au nom de la modernité, les aménageurs utilisent toujours le même argument : il n'y a rien ! Sur la carte de la ville, la carrière est représentée par un blanc, un vide qui ne demanderait qu'à être rempli. Pour les bâtisseurs, le déjà-là, la biodiversité existante, les multiples formes de vies humaines et non-humaines qui se sont développées, sont quantités et qualités négligeables.

On est vraiment dans la continuité de l'aménagement de Nantes. Quand on revient vingt ou vingt-cinq ans en arrière, il y avait des friches sur l'île Beaulieu, à la place de l'école d'architecture et de tous les aménagements du palais de justice. Tous ces endroits-là étaient les mêmes endroits que la carrière. Il y avait aussi une végétation, des espaces vides, des espaces ouverts, des espaces de détente dans lesquels on pouvait pénétrer. On pouvait aller sur les toits, moi je sais que j'y étais, qu'on était nombreux, le week-end, à pique-niquer sur les toits des usines d'engrais. Ces endroits, tous ces endroits-là étaient des endroits ouverts, en fait. On avait ces endroits-là qui étaient vraiment là sur l'île Beaulieu, maintenant il faut aller jusqu'à Chantenay pour avoir des endroits libres et ensuite il faudra aller encore plus loin.

[janvier 2019, butte Sainte-Anne]

Ce qui ne s'impose pas à la vue lointaine ou express, à leur vue, n'existe pas. En de nombreux points de la ville, sur des projets immobiliers épars, des initiatives culturelles organisées par les pouvoirs publics constituent le requiem d'espaces encore en friche ou déjà en mutation. Dans un premier temps, des lieux désaffectés ou en voie de réhabilitation sont valorisés avec l'argent public, au travers de la politique culturelle de la ville, par des services municipaux et des associations subventionnées qui y organisent des événements artistiques ou festifs populaires. Dans un second temps, ces lieux valorisés sont ouverts aux aménageurs privés pour y construire des programmes résidentiels de dimension importante.

Bon, après, ce qui me choque un peu, c'est la programmation, investir tous les lieux, qu'il n'y ait plus d'endroits possibles, qu'il n'y ait plus trop d'espaces publics ou bien alors, si, dès qu'il y a un endroit où il y a de la liberté, où il n'y a pas de programmation, on veut tout organiser et planifier et ça traduit vraiment ça. Donc, on arrive sur le fait de tout fermer dans la ville, tout quadriller et tout se termine par Transfert.

[janvier 2019, butte Sainte-Anne].

Depuis une dizaine d'années, on assiste à une nouvelle phase de développement métropolitain. Une grande accélération urbaine conduite par des collectivités qui cherchent à gagner des places dans la compétition que se livrent les métropoles nationales et européennes entre elles. Cette compétition n'a pas de règles officielles mais elle génère toutes sortes de modes, comportements, politiques publiques, communications et propagandes assez semblables, visant l'attractivité. Elle produit ainsi des classements et des indices pour mesurer la qualité de vie, l'offre culturelle, mais aussi le nombre de logements neufs, la stimulation du bâtiment. La densification, déguisée en lutte contre l'étalement urbain, se fait démolition /reconstruction accélérée et prend un tour frénétique. Le projet d'Arbre aux hérons prend donc place dans ce moment où la ville



se couvre partout de chantiers menés à un rythme effréné et de grands projets si puissamment annoncés (nouveau Min, nouvelle gare, nouveau Chu, nouveau stade, etc). La métropole apparaît ainsi prise dans cette machine infernale qui construit toujours plus, à un rythme toujours plus soutenu, qui conduit ses chantiers à la hussarde, sans concertation, sous les contraintes de la vitesse, sans prendre soin de l'état transitoire du tissu urbain, sans égards, bref sans ce minimum d'attention qu'on pourrait appeler le tact ou le vivre ensemble. Dès lors, beaucoup d'habitants et d'habitantes ont l'impression que la gouvernance métropolitaine ne maîtrise rien de ce qui se passe vraiment et que la machine à construire tourne à plein au profit d'intérêts privés. Ainsi, la métropole nantaise ressemble-t-elle de plus en plus à une triste scène boursière de province dépourvue de tout contrôle. Banquiers, promoteurs, investisseurs, notaires et politiciens. Un petit dix-neuvième siècle surmoderne.

Au final, cette nouvelle cartographie de la ville décline un paysage abîmé, d'un côté le chantier gigantesque, éclaté sur toute la surface métropolitaine, chantier de destruction du vivant et de l'autre la biodiversité muséale et muselée, maintenue dans des parcs, domestiquée, voire totalement scénarisée comme sur le quai de la Fosse. Le parc et le chantier forment les deux faces d'une nouvelle difficulté à habiter. Cette nouvelle mise en exploitation par la densification ouvre alors de nouvelles dispositions à l'inhabitabilité. Des habitants et des habitantes se voient ainsi privés de leur droit indubitable et inaliénable d'user de la ville, de l'inventer, de l'expérimenter et de la transformer. C'est cette impossibilité, pour beaucoup, d'exercer leur « droit à la ville » qui fonde l'action des nouveaux collectifs d'habitants et d'habitantes qui émergent face à cette métropolisation devenue écrasante. Le droit de la propriété (des sols, des bâtis, des choses, des humains et des non-humains) ne peut conduire seul notre destinée. Il est une diversité qui dépasse tout cela.

Capitalocène/Loire — note 3

Ici nulle attraction suspendue, nul temps suspendu, si ce n'est dans l'oubli du monde tel qu'il court à sa perte. Le temps suspendu du loisir marchandisé au-dessus de l'abîme de nos inquiétudes. Le manège minute le temps, le chronomètre, le mesure, le compte, le ferme. Tout le contraire du temps de l'arbre. Le manège est un espace bouclé, mesuré, compté, fermé. Tout le contraire d'un terrain vague. La logique n'est que celle, sèche et dure, du commerce. Un désert marchand.

Accélération ou le temps obligé

À la question d'un journaliste sur ses priorités pour la seconde partie du mandat, Johanna Rolland a répondu de façon lapidaire : *on accélère*. Elle ne dit pas ce qui accélère et encore moins dans quelle direction. Mais le choix du verbe est symptomatique d'une politique. L'accélération est ce qui qualifie le mieux la société néolibérale dans sa phase de surmodernité ou de modernité tardive. Le philosophe Hartmut Rosa la définit ainsi dans son livre *Accélération, une critique sociale du temps* (2013) : *les sociétés modernes sont régulées, coordonnées et dominées par un régime temporel et rigoureux qui n'est pas articulé en terme éthique. Les sujets modernes peuvent donc être décrits comme n'étant restreints qu'à minima par des règles et des sanctions éthiques, et par conséquent étant « libres » alors qu'ils sont régentés, dominés par un régime-temps en grande partie invisible, dépolitisé, sous-théorisé et inarticulé. Ce régime-temps peut en fait être analysé grâce à un concept unificateur : le régime de l'accélération sociale*. Ce régime-temps insoutenable, constate Rosa, conduit les individus à l'aliénation et aux formes infiniment variées du burn-out. Appliqué à la ville, ce régime temporel s'incarne dans cette frénésie de destruction/construction, dans ce chaos qui s'apparente à un véritable burn-out urbain.

La question du temps est importante. C'est comme quand on fait la proposition d'une dépollution. On dit, ça prendra trente ans ou cent cinquante ans, ça n'intéresse absolument personne. Il faut quelque chose d'instantané dans cette société, d'encore plus instantané qu'auparavant, de démonstratif, de très expressif, de spectaculaire, etc. D'où le jardin extraordinaire, donc ils n'ont pas vu qu'il était déjà là, extraordinaire ... Donc, nous, si on dit, on fait confiance au génie naturel, on travaille avec le temps. On plante une graine et on attend bon, on n'intéresse personne. C'est pas possible, ce sera trop long parce que ce n'est pas dans l'échéance électorale. Quand on fait des projets, nous, dans notre métier, c'est très compliqué parce qu'il faut qu'on arrive avec des plantes qui soient suffisamment grosses et poussées pour qu'on les voit, alors quelquefois, c'est idiot mais on fait ça et si on part d'un gland pour un chêne, ça ne marche pas, c'est pas la peine. À la rigueur, de quelques semences pour les fleurs, et encore, on travaille presque jamais avec des semis. Dans notre métier, c'est dramatique, c'est stupide. On pourrait multiplier une diversité extrêmement intéressante en partant de ça mais on ne le fait pas parce qu'on n'a pas le résultat tout de suite. Et ce qui est très dommage c'est qu'à Miséry, y avait ce travail fait par le temps. Il était là, enfin, il y est encore un peu.

[mars 2017, Notre-Dame-des-Landes]

L'immédiateté et la vitesse sont les caractéristiques de la modernité avancée et la construction du paysage n'y échappe pas, qu'il soit bâti ou végétal. Lorsque le concepteur dessine un projet de paysage, il doit



offrir une vision adulte et définitive d'un projet, un portrait du jardin déjà à son stade de maturité. On évacue par ce procédé le fait que l'arbre et la plante sont des êtres vivants qui naissent, grandissent et vieillissent. Cette logique aboutit assez vite à des pratiques absurdes. À Miséry, on a détruit cet hiver à coup de pelleteuses et de bulldozers ce que la nature avait mis vingt ou trente ans à générer pour créer de toutes pièces un jardin immédiatement consommable, c'est-à-dire convertible en un objet touristique, lui-même compatible avec les échéances électorales. L'aménagement surmoderne ne prend pas la mesure du temps, refusant le rythme lent mais efficace et autonome des écosystèmes, de la « nature ». *Il lui faut un arbre tout de suite, pas une graine, le jardin doit exister tout de suite, pas dans dix ans. On importe donc des sujets de grande taille que l'on perfuse d'engrais et d'arrosage en attendant qu'ils reprennent. Il ne prend pas non plus en compte la notion d'avenir, de pérennité et de résilience. Une fois cet idéal instantané consommé, et cet arbre passé du stade adulte à celui de sénéscent, que reste-t-il et quelle alternative de renouveau nous est offerte à part une nouvelle transplantation ?* Voilà ce qu'écrivent et pensent de nombreux paysagistes aujourd'hui. Comme le spectateur-consommateur ordinaire, le paysagiste se trouve, lui aussi, placé devant un paysage déjà passé, déjà usé. En partie obsolète.

Attachements !

Néanmoins quelque chose résiste et remonte du terrain. Au lieu mathématisé, cadastré, titrisé, administré du promoteur ou de l' élu gestionnaire ou encore au lieu fantasmé, publicisé et mis en scène de l'aménageur et du faux journaliste, s'oppose avec insistance le lieu vécu, existentiel et relationnel.

Quels liens se tissent, quelles relations se nouent entre les humains et les lieux qu'ils habitent ou qu'ils traversent ? Pour donner tout son sens et toute son importance à cette idée d'attachement au lieu, trop souvent méconnue, mais aussi piétinée ou ridiculisée par certains aménageurs, urbanistes, élus ou militants, il faut faire un détour par l'anthropologie. Keith Basso est un anthropologue américain. Il a été chargé par la nation apache de White Mountain de cartographier leur région, non pas *pour faire des cartes d'homme blancs, plutôt des cartes apaches qui indiquent des lieux apaches, des noms apaches*. Voilà ce qu'il écrit dans *L'eau se mêle à la boue dans un bassin à ciel ouvert* (2016) au retour de ce qu'il appelle ses excursions : *le sentiment d'appartenance au lieu tel qu'on le vit au quotidien existe, tout simplement. Il est aussi naturel et direct que notre affection pour certaines couleurs ou*

nos goûts alimentaires et l'idée que cette sensation puisse être complexe voire passionnante nous traverse rarement l'esprit. Puis vient le jour où l'on se voit privé de cet attachement, cela peut arriver, nous nous retrouvons alors condamnés à l'errance, littéralement disloqués, égarés, dans un environnement inconnu que nous ne comprenons pas et que nous apprécions encore moins ... Alors on se rend compte que les attachements géographiques ne sont peut être rien de moins que profonds et que peut-être nous sentons nous menacés quand ils sont mis en péril. On se rend compte que les lieux font autant partie de nous que nous faisons partie d'eux, et le sentiment d'appartenance à un lieu le vôtre, le mien, et ceux de tous les autres nourrissent ces deux aspects de manière complexe. Ainsi défini comme frontière poreuse entre l'intime et le collectif, entre la rêverie et le vécu spatial, l'attachement se présente comme un sentiment à proprement parlé inestimable, c'est-à-dire relevant du domaine de ce qui n'a pas de prix. Voilà pourquoi il ne compte pas pour ceux pour qui aménager consiste à arraisonner l'espace urbain pour y produire une plus-value financière.

Voilà aussi pourquoi des habitants et des habitantes, à Chantenay, à Doulon ou ailleurs, riverains et non-riverains, se sont constitué·e·s en collectifs pour protéger des lieux et des usages menacés. Ces mobilisations à propos des lieux que nous aimons témoignent des liens, autrement tissés, que nous entretenons avec les lieux où nous vivons, qui deviennent alors rapidement terrains et ressources d'actions. Ces formes d'actions (jardin collectif, cabane, repas partagé, balade à vélo, fête, entraide, etc.) partent des réalités quotidiennes, de la vie de chacun, des expériences et trajectoires diverses. Une autre caractéristique commune à ces collectifs est qu'ils se déploient hors des cadres et des radars officiels de la démocratie représentative et de ses avatars participatifs — loin du dialogue citoyen, de son cortège funèbre de conseils et de forums, son hypertrophie de concertations toujours distantes des chantiers réels à propos desquels la collectivité n'a pas prévu de discuter. La manière de faire dans la carrière Miséry cumule toutes ces dérives : projet maniaque, non concerté, mené à toute allure, mensonger dans la réalité de son coût et de sa viabilité, mais surmédiatisé avec une esthétique elle-même mensongère, au prétexte de la poésie.

La carrière Miséry comme commun

Face à un tel projet, à la renommée de ses concepteurs, au nuage consensuel qui l'enveloppe et à la massive et étouffante campagne de communication qui le soutient, il n'est pas inutile de faire un pas de côté. Se défaire de l'emprise du fait prétendument majoritaire, dégager la vue,





faire vivre ce minimum d'écart et de tension nécessaires pour mener une réflexion critique. Si ce livre de haute nécessité a une utilité, c'est d'interroger les (dé)raisons d'un projet, d'arrêter d'exploiter, jusqu'à l'écoëurement, l'expression du « jeu à la nantaise », jamais autant célébré dans les discours électoraux que radicalement absent de ces grands chantiers, rompre, non pas avec le silence, mais avec cet incessant bruit de fond qui nous berce et nous empêche. Le curieux « il n'y a pas d'alternative » de la « concertation » YelloPark est aujourd'hui décliné dans la carrière en un génial « Il n'y a pas meilleure idée au monde ».

Parce qu'en réalité, c'est toute la politique, aujourd'hui et dans le futur, qui est traversée par la question des sols et de leurs usages. Qui est souverain sur un espace donné ? Qui décide qu'une zone doit être transformée en parc d'attraction, laissée à l'état de friche ou encore livrée à la spéculation immobilière pour produire des logements inadaptés aux besoins sociaux ? Le dérèglement des écosystèmes a ouvert une ère de grande incertitude. Face à cela, la plus élémentaire des prudences est de penser une nouvelle vision des biens communs. Il y a de multiples façons d'envisager et de vivre les communs : communs de résistance à un projet comme ceux de la Zad, du Jardin des ronces ou de la Maison du peuple de Saint-Nazaire, les communs d'urgence comme les squats d'aide aux exilés et demandeurs d'asile. La carrière Miséry et le projet de friche publique évolutive du collectif Fertile offrent/offraient la possibilité de vivre une redécouverte des (biens) communs tels que l'anthropologue Philippe Descola les décrit : *il est urgent de redonner aux biens communs leur sens premier, pas tant en terme de ressources dont l'exploitation serait ouverte à tous, mais en tant que définition d'un milieu partagé dont chacun serait comptable* (Humain, trop humain, revue Esprit, décembre 2015). L'humain reconsidère alors son rôle de maître et possesseur, pouvant jouir de son bien jusqu'à destruction, pour occuper une place plus raisonnable et plus relationnelle d'usufruitier ou de garant.



Archive du premier appel à réunion de la commission juridique du mouvement pour la reconnaissance des biens communs (2013), commun urbain de l'Asilo Filangeri, centre-ville de Naples, Italie, 2018. Les communs, une idée, une pratique et une reprise collectives, partout dans le monde.



C'était un espace de liberté qui existait sur Nantes, un espace possible de campement qui était protégé, qui réunissait je pense, beaucoup de qualités. Apprécier la carrière dans ses dimensions est une vraie expérience.
[janvier 2019, butte Sainte-Anne]

UNE CARRIÈRE UNIQUE EN EUROPE

Il y a peu de temps encore, un visiteur étranger désirant se rendre à la carrière Miséry aurait mis un peu de temps à la trouver. Aucun panneau ou pancarte ne signale son existence et l'arrêt de bus attendant se nomme Gassendi. Mais paradoxalement, c'est cet abandon même, ce retour à l'anonymat qui va faire la richesse et la singularité de la carrière comme friche végétale. Il n'y aura donc pas à Miséry de démolition de bâtiments au titre du projet Jardin + Arbre, à l'exception de la petite loge-signal dont la destruction pourrait à l'évidence encore être évitée (et peut-être quelques responsables conséquents diront que, finalement, il faut la garder plutôt que de reconstruire ultérieurement un bâtiment équivalent). Nous parlerons plus loin du bâtiment historique des Grands moulins de la Loire (1895) affectés eux aussi par le vortex publicitaire, financier et paysager de l'Arbre aux hérons.

La destruction des Brasseries de la Meuse a donc déjà eu lieu en deux temps, en 1987 et 1995. Près de trente années ont coulé. La friche est née ainsi, discrète, dans la durée. « L'anonymat est un prestige. » Longtemps, on a pu lire cette phrase graffée sur la partie la plus haute du mur d'enceinte des anciennes brasseries. La discrétion est une qualité à rebours de ce que l'époque valorise : le culte individualiste de la performance et de la notoriété, la mise en scène permanente de soi, la mise en tourisme de soi. Touristification, publicité et propagande au service d'une attractivité autoréférente ont en commun de revêtir toutes ces déclinaisons du paraître. La discrétion et l'anonymat invitent à un effacement relatif au profit de qualités plus intimes. L'anonymat pourtant n'est pas un blanc dans le paysage. Il n'est ni un vide qui ne demanderait qu'à être comblé, ni une absence qui n'aurait pas de nom. Il est une peau, une pellicule protectrice à l'abri de laquelle se sont développés de nombreux usages informels — une activité poétique qu'il faut préserver comme dit Gilles Clément.

Capitalocène/Loire — note 4

La carrière est un terrain vague. Pour nous, ici et maintenant, elle est avant toute autre chose un terrain vague. Elle échappe à la définition, à l'utile, à l'utilité. Le temps du terrain vague n'est pas celui des horloges, de la rentabilité. Le terrain vague est une disponibilité, une ouverture dans le temps et

l'espace. C'est un potentiel toujours ouvert, en devenir. Une disponibilité dont il faut prendre soin. Pour preuve : les multiples occupations douces, expériences éphémères, discrètes qui s'y sont déroulées depuis des années. Autant de méditations possibles sur l'état de notre monde, après la construction des villes (carrière), après la révolution industrielle (Brasseries de la Meuse et Grands Moulins de Nantes), après la déprise industrielle (friche), après la tertiarisation (Grands Moulins réhabilités en immeuble de bureaux), aujourd'hui pris dans la métropolisation et la mise en tourisme du monde... Autant de méditations, de projections vers un autre futur.

Aujourd'hui le discours néolibéral des métropoles intègre ces « zones », ces « friches », ces « délaissés ». Il les étouffe puis les digère lentement à son avantage. Il cherche à en tirer profit et cela commence par un profit d'image. Ils les tuent dans leur nature même, les fait disparaître en même temps qu'il en agite les oripeaux vidés de leur sens et de leur qualité. C'est pourquoi cette carrière est si importante.

Usages passés

Il importe à ce moment du récit de resituer la carrière Miséry dans son tissu urbain : le fond d'estuaire, le port fossilisé, le quartier du Bas-Chantenay, le long de l'ancienne limite communale avec Nantes. De fait, la carrière se situe administrativement dans l'ancien territoire nantais d'avant l'annexion communale de Chantenay en 1908. Ici l'histoire industrielle de la ville a façonné le paysage urbain. Miséry a d'abord été un site d'extraction du granite appartenant aux seigneurs de la Hautière qui en avaient accordé la jouissance à la Ville de Nantes à la fin du 16^{ème} siècle. Dans cette carrière, plusieurs types de pierre étaient extraites : la baryte sulfatée ainsi que deux variétés de granite. Au 18^{ème} siècle, la carrière ne cesse de s'agrandir provoquant des discordes entre la Ville, les propriétaires et les riverains. Son extension accompagne la croissance urbaine et, en 1867, Miséry est la plus importante exploitation de granite de l'agglomération nantaise. Le Bas-Chantenay est un quartier en pleine expansion économique et démographique tout au long du 19^{ème} siècle, notamment grâce à l'industrie alimentaire. « Chantenay la rouge » est une commune ouvrière, politiquement radicale, qui est annexée en 1908, en raison même de sa radicalité. Le lent déclin industriel qui commence après la seconde guerre mondiale se lit aujourd'hui dans la géographie du Bas-Chantenay, fragmentée, hétéroclite, mixte d'usines encore en activité (vinaigrerie, fonderie) et de friches industrielles. Des logements ouvriers vétustes voisinent avec des immeubles de standing. Dans ce véritable habit d'Arlequin chantenaysien, le tiers-paysage occupe une place importante. *Ce fragment indécidé du Jardin planétaire, désigne la somme des espaces où l'homme abandonne l'évolution du paysage à la seule nature. Cet ensemble de délaissés et de territoires en réserve*

apparaît comme le réservoir génétique de la planète, l'espace du futur. (Gilles Clément, *Manifeste du Tiers paysage*, 2004).

Les anciens du quartier parlent de la carrière Miséry ou de la carrière de la Meuse. Elle a servi autrefois de refuge à des gens dans la misère, de lieu d'exécutions pendant les guerres de Vendée, avant d'accueillir les Brasseries de la Meuse. Les promoteurs de l'Arbre ont tenté d'imposer le nom de « carrière de Chantenay » jouant peu vendeur à l'international le nom Miséry et faisant ainsi, malgré les dénégations, table rase des dénominations vernaculaires. Référent au quartier en cours de gentrification, c'était aussi l'occasion pour eux, de lier l'Arbre, cheval de Troie touristique, à la promotion des investissements immobiliers pour le quartier entier du Bas-Chantenay. Mais la renomination du lieu, acte officiel de colonisation d'un territoire, a fait long feu. C'est bien la carrière Miséry qui accueillera (ou pas) l'Arbre aux hérons.

1900 | installation de la Brasserie Burgelin dans la carrière.

1905 | création de la Société des Brasseries Nantaises. En 1905, Schaeffer, Rottenbach et Burgelin s'associent et créent la Société des brasseries nantaises. Pour des raisons pratiques liées à la proximité de la Loire qui fournit l'eau, la nouvelle société s'installe dans les bâtiments de l'ancienne brasserie Burgelin et adopte l'emblème du paludier qui ornera affiches et étiquettes. En 1906, les trois associés vendent une partie de leurs actions aux brasseries de la Meuse créées en 1890 par Adolphe Kreiss à Bar-le-duc. L'entreprise rebaptisée Brasseries nantaises se développe rapidement

1928 | les premières bières embouteillées sont fabriquées à Nantes. Dès 1928, le fils d'Adolphe Kreiss, Philippe, révolutionne le conditionnement de la bière en inaugurant dans la carrière le principe de l'embouteillage à la brasserie qui ne sera généralisé en France qu'après la guerre. Dans les années vingt et trente, les dirigeants des brasseries de la Meuse mettent en place une politique sociale importante en créant notamment des logements, une infirmerie, une cantine, une coopérative alimentaire, une crèche.

1931 | Kreiss devenu actionnaire majoritaire transforme les Brasseries nantaises en Brasseries de la Meuse. Les bières nantaises s'exportent en Afrique et aux Antilles.

1936 | création des jus de fruit Vivor.

1943 | bombardement de la brasserie.

1966 | création de la Société Européenne de Brasserie. Les brasseries de la Meuse fusionnent avec la société des Grandes brasseries et les Malteries de Champigneulle pour former la Société européenne de brasserie (SEB).

1972 | absorption de la SEB par le groupe agroalimentaire BSN (Boussois-Souchon-Neuvesel).

1984 | protestation des salariés contre la fermeture annoncée de la brasserie.

La production de la Spéciale Meuse est arrêtée pour se consacrer à la Kanterbräu et à la Valstar : la quantité plutôt que la qualité. Désormais, la fermeture est confirmée, malgré les protestations des syndicats qui proposent un retour à une production de qualité.

1985 | fermeture de la Brasserie par BSN avant la fusion Kanterbräu-Kronembourg.

1987 | première démolition de l'usine.

1995 | achèvement de la démolition par la disparition de la grande halle et du chalet de réception.

2004 | installation d'un village précaire de Roms roumains pour une durée de trois ans ; rachat du terrain par la Ville.



2007 | expulsion du village et mise en défens du terrain : défonçage des sols, refermeture du site.

2010-2012 | expérience de friche publique évolutive menée par le collectif Fertile

2012-2016 | vie ordinaire dans la carrière : nombreux petits usages, belle croissance de la friche.

2016-2017 | annonce de la « découverte » de la carrière Miséry par Johanna Rolland ; prise de possession des lieux et grande messe médiatique sur site ; promesse d'évangélisation métropolitaine rapide et sûre ; grande fête dispendieuse pour les dix ans de la Machine, premières atteintes à la friche.

2018 | « Complètement Nantes » 80 jours d'occupation de cette « terra nullius », grande opération de campagne électorale permanente maquillée sous le prétexte participatif ; obligation faite à de nombreux acteurs de s'y trouver ; nouvelles atteintes à la friche, restriction d'accès massive.

2018-2019 | défoncer, scalper, tuer, araser, creuser, percer, déblayer, remblayer, évacuer, brûler (sans publicité).

Usages informels, délaissés et déjà-là

Je vous construirai une ville avec des loques, moi !

Je vous construirai sans plan et sans ciment

Un édifice que vous ne détruirez pas,

Et qu'une espèce d'évidence écumante

Soutiendra et gonflera, qui viendra vous braire au nez,

Et au nez gelé de tous vos ~~Arbres aux hérons~~, vos Parthénons, vos arts arabes et de vos Mings.

Henri Michaux, *Contre ! (La vie remue, 1935)*

Le proche, l'ordinaire, l'abandonné ne veut pas dire le borné, le fermé, le banal, mais aussi souvent l'accordé, le vibrant, le sensible, le lumineux. La carrière Meuse/Miséry, jungle secrète et sauvage en plein cœur de la ville inspire l'évasion et la liberté. Elle provoque des réactions anxigènes ou des attachements irréductibles pour les personnes qui la traversent ou l'habitent momentanément.

Au gré des visites, on croise un homme d'origine érythréenne demandeur d'asile et qui a trouvé refuge dans la rotonde de gardiennage près de l'entrée, des adolescents skateurs qui ont construit avec leurs aînés un terrain de jeu à leur mesure, un couple de sans-abris expulsés de l'île de Nantes et qui campent dans la plaine, d'autres habitants précaires, des minéralogistes à la recherche de la pierre de Miséry, fildeféristes, naturalistes, grimpeurs, photographes, amoureux, etc.

Et cet homme rencontré plusieurs fois, qui habite un immeuble sur la butte et qui a fait de la carrière comme il dit sa « résidence secondaire ». Il a planté sa tente sur une légère plate-forme au pied de la falaise à l'endroit précisément où un formidable laurier-palme forme un abri naturel. Un dimanche après-midi au coin d'un feu de bois, huîtres et muscadet.

Sur un cartel posé à l'entrée de son « royaume », accroché à un fil qui sert de portillon, on lit ceci :

*Comme un indien sur sa roche,
je médite sur ma place
parmi les lauriers de ma terrasse
qui me transportent ailleurs.
J'ai alors le regard tout terrain
tout comme celui d'un indien
qui sur sa roche médite sur sa place
dans son paysage tout végétal.*
Signé Flora l'indienne

Les délaissés nommés par Gilles Clément comme tiers-paysage sont des espaces interstitiels ou résiduels, chutes du découpage fonctionnel de l'espace. Ce sont des espaces oubliés de la planification qui abritent les traces d'un passé déchu et tissent les milles fils de la mémoire du lieu mais qui sont aussi porteurs de multiples possibles. Ce sont dans ces zones précisément, dit Patrick Bouchain qu'il faut reconquérir la liberté d'expérimenter la ville en rendant usage et sens aux espaces existants. Dans ces délaissés paysagers appelés aussi « terres vaines, vagues et sans maître », la reconquête naturelle se met en marche, le monde animal et végétal revient peu à peu par phytoremédiation sauvage. Patrick Bouchain, bien connu à Nantes pour sa réhabilitation de l'ancienne usine LU devenue le Lieu unique, mais aussi pour d'autres projets singuliers comme l'Université foraine à Rennes ou les diverses expériences de permanence architecturale afin d'user autrement du temps dans la conduite des projets urbains, en montre l'immense potentiel de reprise civique et urbaine. *En ouvrant à l'expérimentation les dizaines de milliers d'hectares que l'aménagement du territoire met au rebut, la réappropriation collective de l'espace transformerait ces déchets en ressources. La situation physique, économique et juridique des délaissés légitime une socialisation inventive, une appropriation du sol qui délivrerait ces lieux de la propriété dans une fabrique urbaine attentive à l'existant (Pour une ville appropriée, revue AOC, 2018).*

Aujourd'hui la carrière est un de ces délaissés urbains, un petit territoire bourré de potentiels, une zone d'intérêt écologique « ordinaire » assez extraordinaire (vous nous suivez toujours ? elle vient juste d'être détruite) dans l'exceptionnalité de la structure végétale en place. On y trouve/trouvait plus d'une centaine d'espèces allant de la minuscule saxifrage à trois doigts jusqu'à des saules de plus de vingt mètres. Outre cette biodiversité riche et insoupçonnée, elle abrite/abritait en pleine ville de nombreuses formes de vie informelles et multiples, humaines et non-humaines. Gilles Clément qui connaît bien le site et y a dessiné un projet de jardin

appuyé sur la richesse de l'existant, la croyance en une lente réparation et une amplification accompagnée de la vie, l'a décrite en ces termes. *Je suis entré dans cette carrière, la première fois, j'avais un peu peur parce qu'il y avait des gens avec des fusils qui étaient déguisés, en comment ça s'appelle, en paintball, et les autres fois non. Et surtout j'étais complètement émerveillé par cet endroit, pour une raison un peu différente de la seule composition, parce qu'il y avait une très belle composition dans le rapport entre ce qui restait en béton des anciens bâtiments et puis la masse végétale avec une diversité quand même pas extraordinaire mais qui s'exprimait bien. Mais ce que je trouvais très beau, c'est la diversité comportementale. C'est-à-dire que le lierre, la façon de s'exprimer. Il y a un, quelque chose de très banal à feuillage persistant ... Oui, un laurier-palme extravagant qui a vraiment des choses d'une très très grande beauté et pour moi c'était là quelque chose qui pouvait être montré avec la puissance du génie naturel, bon après des espèces qui sont pourtant assez banales. [...] C'est plus du tout le sujet et c'est là où il y a quelque chose qui est raté. Une occasion qui est ratée, de montrer à l'échelle européenne un endroit que l'on prend comme étant une sorte de jardin fait par l'énergie naturelle, où l'on intervient un petit peu en disant voilà quelque chose qui coûte rien mais avec lequel on peut faire quelque chose de très correct et de très intéressant pour tout le monde, important. Ça n'existe pas à l'échelle européenne, je n'en connais pas, y a en peut-être mais je n'en connais pas. À ce moment-là, ça pouvait faire école : c'est la réutilisation du délaissé dans un recyclage intelligent. Là, on parle plus de la même chose puisqu'on a un arbre qui va être la star et le reste ça n'a pas d'importance, on ne le verra pas (Croix-Bonneau, mars 2017).*

Habiter(s) et expérience Fertile

Le site mérite d'être ouvert à tous les Nantais, son avenir doit être ouvert au débat. Son observation, sa situation, sa réalité, sa temporalité, sa topographie, nous ont donné l'envie d'expérimenter diverses intentions, réflexions, qui font écho à des préoccupations planétaires : l'évolution dans le temps, rapport de la nature et de l'homme, du rapport de l'imaginaire et du collectif, de l'envie de fédérer des projets enthousiastes et sobres.

[Collectif Fertile, 2010]

La vie dans la carrière Miséry n'a en effet pas commencé au grand soir du cocktail inaugural donné par les élus s'offrant le grand frisson d'une visite à la grotte ! Pas plus qu'elle n'a commencé par un dessin sorti des ateliers de La Machine. Au contraire, depuis que les derniers bâtiments sont tombés en 1997, les graffeurs, skateurs, photographes, poètes ou architectes se sont intéressés de près à la carrière et notamment

le Collectif Fertile qui y a mené une importante expérimentation dans les années 2010 et suivantes. Cette riche expérience Fertile, nous la voyons aujourd'hui comme l'occasion manquée d'une appropriation sociale, d'une expérimentation nantaise d'un commun de ville sauvage, mais aussi comme une instrumentalisation très peu honnête de l'énergie et de l'inventivité des jeunes professionnels par la collectivité.

Initié par un noyau de jeunes architectes et paysagistes, ce collectif est un laboratoire de recherche-action sur la transformation de nos environnements. Il s'attache alors à la réappropriation durable, réfléchie ou spontanée, créative et surtout récréative d'espaces en friches. Il mène pendant deux ans un travail de cartographie, d'inventaire botanique et de défrichage modeste et précautionneux du site redécouvrant au passage la grotte. Il développe l'idée d'une friche évolutive que le collectif définit ainsi : *à l'abandon, la carrière a vu son histoire effacée et est aujourd'hui retournée au temps zéro. C'est une page blanche, neutre, isolée de la ville par ces hautes parois. Les conditions expérimentales parfaites sont ici réunies pour faire germer une ville réinventée, une posture manifeste. Lieu d'une biodiversité insoupçonnée et d'usages informels multiples, elle pourrait devenir avec des actions collectives et spontanées une « friche publique » où les usages et les envies précèdent le dessin et la normalisation, où la construction collective et l'expérimentation sont mises au centre, où l'action prend le pas sur la consommation, où on prend le temps de ...*

Créant une dynamique de rendez-vous informels, de micro-chantiers de jardins, jusqu'à l'accueil de plusieurs centaines de personnes dans le cadre de la Balade des ateliers de Chantenay 2010, le collectif entame un dialogue entre « experts » (urbanistes, paysagistes) et une partie des habitants et habitantes. Mais l'expérience associative s'arrête peu à peu, en 2012, trop vite pour que se mette en place une véritable politique du commun, pour réinventer la carrière Miséry comme commun d'usage. Le caractère trop éphémère de la démarche, elle-même plombée par le désintérêt voire l'hostilité de la Ville à cette proposition rare et innovante de « friche publique évolutive » en a limité l'efficacité. Mais il ne faut pas se tromper, le travail de redécouverte du lieu mené par Fertile n'est pas ignoré de la collectivité. Ses effets d'invention et d'expérimentation sociale sont au contraire détournés pour imposer quatre ans après un parc à vocation touristique. En 2016, Miséry existe déjà comme un lieu merveilleux mais n'existe pas encore assez pour être protégé de la destruction et de la mise en exploitation touristique. L'instrumentalisation des collectifs de jeunes professionnels de l'urbain à l'inverse des buts qu'ils poursuivent n'est donc pas un vain mot : il importe toujours de se protéger et de protéger ce qu'on aime.



Avant d'aller plus loin, avant de démonter les ressorts de ce projet gigogne (la branche sponsorisée, l'arbre dans le jardin, le jardin dans la carrière, la carrière dans le Bas-Chantenay, le Bas-Chantenay dans l'attractivité métropolitaine, la minuscule métropole nantaise dans l'immense mondialisation) prenons le temps de voir comment se vivent/se vivaient, se disent/se disaient et s'écrivent/s'écrivaient les différentes formes d'attachements à ce lieu hors-norme. Pour cela, il faut laisser un moment les discours officiels, les comptes-rendus de conseil métropolitain. Et revenir à la poésie et au récit, à quelques traces de ces enquêtes en habiter.

Ciboulette ; Carotte sauvage ; Aneth ; Grande pervenche ; Lierre ; Eupatoire à feuilles de chanvre ; Pâquerette ; Artémise ; Marguerite ; Soucis ; Sénéçon commun ; Herbe à Jacob ; Cirse des champs ; Centaurée noir ; Laiterons potager ; Laiterons des champs ; Lion-dent | Porcelle enracinée ; Crépide à vésicule ; Bouleau ; Myosotis des champs ; Giroflée ; Moutarde giroflée ; Cardamine hirsute ; Arabette des dames ; Arbre aux papillons ; Houblon ; Sureau ; Chèvrefeuille des bois ; Compagnon blanc ; Cornouiller sanguin ; Orpin blanc ; Poivre de muraille ; Orpin réfléchi ; Omblie ; Cyprès de Lawson ; Euphorbe réveille-matin ; Ajonc ; Genet à balais ; Gesse ; Vesce ; Acacia ; Trèfle des prés ; Luzerne lupuline ; Pied de poule ; Chêne vert ; Fumeterre ; Herbe à Robert ; Géranium à feuilles molles ; Géranium découpé ; Géranium à feuille ronde ; Bec de grue ; Herbe à mille trous ; Jonc ; Ortie rouge ; Laurier sauce ; Figuier ; Épilobe hirsute ; Orobanche ; Herbe aux verrues ; Coquelicot ; Pavot de Californie ; Pin ; Polypode ; Plantain lancéolé ; Fougère aigle ; Oseille des prés ; Petite oseille ; Patience à feuilles obtuses ; Patience crépus ; Renoué des oiseaux ; Bouton d'or ; Rosier des chiens ; Laurier du Caucase ; Merisier ; Pécher ; Abricotier ; Épine noire ; Buisson ardent ; Cotonéaster ; Potantilla rampante ; Ronce ; Gaillet gratteron ; Saule fragilis ; Peuplier noir ; Tremble ; Saxifrage à trois doigts ; Bouillon blanc ; Véronique agreste ; Cymbalaire ; Paulownia ; Douce amère ; Orme blanc ; Petit orme ; Grande ortie ; Pariétaire de Judée ; Valériane rouge ; Mâche sauvage.

[*Inventaire botanique ; Meuse-Miséry, friche publique évolutive*, Collectif Fertile, 2010]

La Meuse. Une carrière gigantesque au pied de la butte Sainte-Anne. Une ancienne brasserie détruite. Aujourd'hui, on l'aurait gardée. Le bruit seul, le bruit du flux motorisé. Les rafales de vent dans la structure de bois et de bâche plastique et cette enveloppe sonore empesée de bruit de voitures et de mobylette ou du lancinant bruit de fond des boulevards périphériques lointains. Dans l'entre-deux, des oiseaux invisibles se répondent de tous les côtés du cirque rocheux. Le claquement de la bâche à nouveau, le feuillage, des bouleaux, buddleias et saules, la bâche qui se gonfle et claque encore, chassant un nuage de gouttes de pluie qui se déverse à l'arrière de la cabane, à l'opposé du vent.

[*Guide indigène de Nantes et Saint-Nazaire*, (2010) 2016, à la criée]

Avril 2017. On se retrouve à plusieurs dans la carrière La Meuse-Misery à Chantenay. Nous sommes là, six humains, quatre adultes et deux enfants et nous marchons au plus loin de la carrière, sur le cheminement dégagé au pied de la falaise. La carrière ne nous appartient pas. C'est ce que je pense quand nous marchons ce matin d'avril. Elle a sa vie propre. Ce que nous en voyons, le déchaînement des feuillages, l'enchevêtrement de branches hautes et de lianes, toutes ces puissances végétales libérées de la tutelle humaine, mais aussi les débris, les fils, filins, bouts de tuyaux, ruban de chantier, caddies désossés ne sont que les indices d'une vie secrète et souveraine.

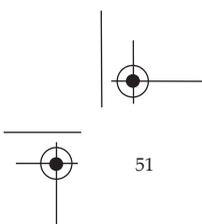
[*L'avantage du terrain*, 2017]

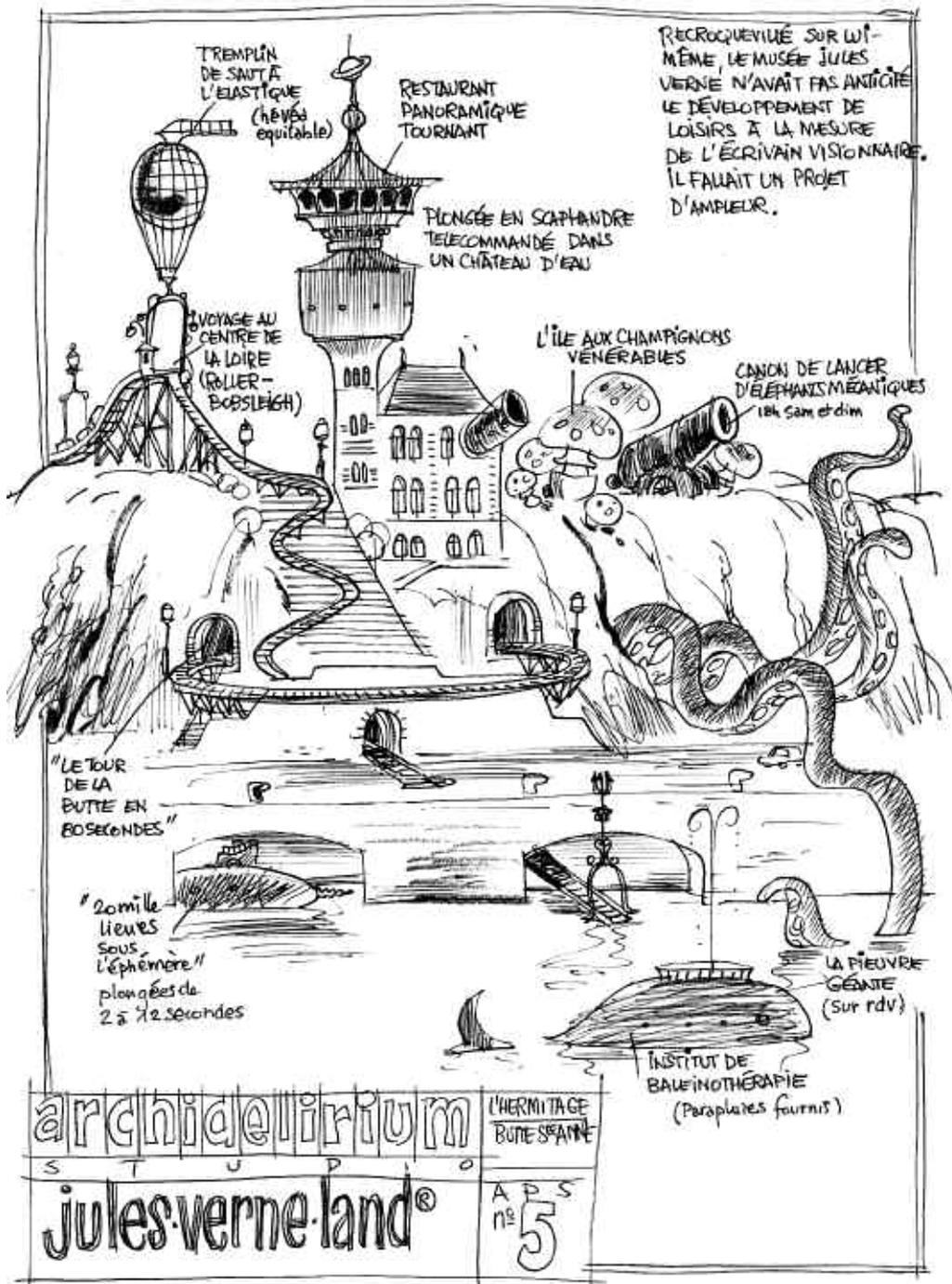
Quartier Chantenay, au pied de la Butte Sainte-Anne. Un espace incroyable dans la ville. De hautes falaises abruptes à l'entour d'une vaste carrière à l'abandon. Plusieurs siècles plus tôt, on y extrayait la roche de Misery pour les immeubles et les pavements de Nantes. Puis il y eut la brasserie La Meuse. Depuis la démolition de l'usine, il ne reste plus qu'une énorme friche industrielle mangée par les broussailles. Des ronciers, des buissons et des lianes s'accrochent ici singulièrement aux blocs de béton et de pierre. Une vraie surprise, non loin du cœur de la ville, cette enclave retournée au sauvage et aux herbes folles. On a l'impression d'entrer dans un irréel touffu, ouvert à d'insolites présences. Un décor de théâtre abandonné dont aurait disparu la pièce maîtresse, les ateliers fantômes.

[*La ville aux maisons qui penchent, suite nantaise*, La Chambre d'échos, 2017]

L'arbre aux étourneaux | L'arrivée de l'Arbre aux hérons soulève passion et déchirement social. Entre l'exclusion d'une population mobilisée et organisée autour du projet de la carrière Misery et le désir de la métropole de développer le concept des « Machines », l'hypothèse tend à définir par le projet du CAP 44 une structure d'appropriation plus collective. L'un est la négation de l'autre. L'idée est de mettre en tension un projet d'aménagement mené par des impératifs économique et touristique et celui d'un équipement productif collectif. Situé sur les berges de l'UNDA et à quelques pas de l'Arbre aux hérons, le projet de l'Arbre aux étourneaux établit une tension avec son antagoniste. Alors que le premier favorise l'expérience individuelle, le second vise à établir une expérience collective basée sur des enjeux contemporains d'accès à la nourriture et de la perte progressive d'un patrimoine culinaire local. Conçu telle une machine vivante, organisé autour d'un modèle écosystémique circulaire où rien ne se perd mais tout se transforme. Inspiré des fonctions des Grands Moulins de Nantes qui activaient autrefois le bâtiment, la structure hebennique, matrice capable, soutient le développement d'une nouvelle manière de produire la nourriture en milieu urbain.

[*Unda, (ré)habiter le fleuve* ; résidence organisée par la Maison de l'architecture des pays de la Loire et la Maison de l'architecture du Québec, Aman Iwan, 2019]





RECROQUEVILLE SUR WI-
MÈME, LE MUSÉE JULES
VERNE N'AVAIT PAS ANTICIPÉ
LE DÉVELOPPEMENT DE
LOISIRS À LA MESURE
DE L'ÉCRIVAIN VISIONNAIRE.
IL FAUÏT UN PROJET
D'AMPLIEUR.

TREMPIN
DE SAUT À
L'ELASTIQUE
(hévéas
équitables)

RESTAURANT
PANORAMIQUE
TOURNANT

PLONGÉE EN SCAPHANDRE
TELECOMMANDÉ DANS
UN CHÂTEAU D'EAU

L'ÎLE AUX CHAMPIGNONS
VÉNÉRABLES

CANNON DE LANCER
D'ÉLÉPHANTS MÉCANIQUES
18h Sam et dim

VOYAGE AU
CENTRE DE
LA LOIRE
(ROLLER-
BOBSLEIGH)

"LE TOUR
DE LA
BUTTE EN
80 SECONDES"

"20 mille
lieues
sous
l'éphémère"
plongées de
25 à 72 secondes

LA PÉRIURE
GÉANTE
(sur rdv)

INSTITUT DE
BAUÉNOTHÉRAPIE
(Parapentes fournis)

archideliirium

L'HERMITAGE
BUTTE SAÏNE

jules verne land®

A P S
n° 5

Pour revenir sur l'imaginaire, sur la date du 7 juillet (2016), c'est un spectacle extraordinaire. Nous on était ici pendant une semaine pour réfléchir à ces sujets-là sur une thématique plus large : en quoi les technologies véhiculent des imaginaires qui sont utilisés par les mairies pour mettre en place dans les friches des projets touristiques. Et du coup le jeudi, quelqu'un nous dit : « Tiens , venez à la carrière, je crois qu'il y a quelque chose qui s'y passe. » Et on allait prendre la photo qui est là, mais c'était complètement un hasard. Avec cette espèce de grue et puis une mise en scène extraordinaire. Et du coup les participants, il y avait des gens qui venaient d'autres pays, pensaient qu'on avait organisé un spectacle dans la carrière avec une fausse Johanna Rolland. C'était tellement synchro au milieu de la semaine, pile à dix heures, venez on va tous voir ça ! Et du coup on leur avait dit : on est dans un énorme spectacle qui s'appelle l'urbanisme et du coup je ne m'en suis pas remis parce que je pensais aussi que c'étaient des conneries mais non. Mais du coup j'y crois toujours pas.

[janvier 2019, butte Sainte-Anne]

L'ARBRE AUX HÉRONS, GRAND PROJET INUTILE ET IMPOSÉ

Le 7 juillet 2016 se tient donc à la carrière Miséry une conférence de presse surprise (pour une fois, les habitants et les habitantes n'étaient pas convoqué·e·s). Devant un parterre d'élue·s métropolitains et en présence du duo Oréface et Delarozière, Johanna Rolland annonce solennellement : *j'ai décidé d'implanter dans ce lieu emblématique de l'histoire de Nantes un Arbre extraordinaire dans un Jardin extraordinaire.*

Imaginaire Jules Verne Obligatoire

Sur les images de l'inauguration, on voit la maire dévoiler l'affiche du projet suspendue sous un chariot élévateur. La mise en scène exploite au maximum l'aspect spectaculaire de la carrière. Il semble bien que l'affiche, œuvre de Stéphan Muntaner intitulée *L'arbre aux hérons, une cité dans le ciel* soit directement inspirée de la description des machines volantes de *L'étonnante aventure de la mission Barsac*, roman vernien posthume terminé par son fils. Il faut s'arrêter un instant sur cette omniprésence de l'écrivain dans le discours et la communication municipale. Même si la compagnie La Machine cite Miyazaki, Audubon et même Vinci, c'est bien Jules Verne qui est aujourd'hui la figure tutélaire de l'imaginaire métropolitain officiel. En quelques décennies, il est devenu l'écrivain officiel nantais, éclipsant tous les autres qu'ils ou elles se nomment Jules Vallès, Jacques Vaché, Claude Cahun (Lucy Schwob), Lisa Bresner ou même Julien Gracq (Louis Poirier). Qu'il s'agisse d'un grand magasin, d'un centre de recherche, d'une course de bateau, etc., il semble que dans la sphère de la puissance, rien ne puisse sérieusement



s'entreprendre qui ne porte la marque du grand écrivain pourtant si peu nantais dans la réalité de son existence et de sa rancœur contre sa ville natale.

Sous la plume des politiques et des communicants nantais, l'aventure vernienne devient le mythe qui fonde et entretient un consensus local, accreditant l'idée qu'il existerait un imaginaire nantais et un seul — l'équivalent du « jeu à la nantaise » mais pour l'imaginaire, ça fait un peu peur, non — Un futurisme de pacotille, un corpus vernien idéalisé, dégagé du contexte idéologique dans lequel il est enraciné où se mêle confiance douteuse dans le progrès technique et exaltation de la mission civilisatrice de la colonisation. Si Jules Verne qui a si peu écrit sur Nantes intéresse autant les décideurs et les communicants nantais au point de vouloir en faire une marque, c'est sans doute qu'il apparaît d'emblée comme un écrivain mondialisé. Interprète de la grande phase d'expansion coloniale de la fin du 19^{ème} (mais sans en avoir vu les effets lors du premier conflit mondial ni mis en scène les énormes scandales pourtant publics), il a connu un énorme succès comme auteur de littérature jeunesse. Il a été traduit partout et il est donc, à ce titre, monnayable, par l'effet même de cette notoriété internationale. Il serait selon certaines sources l'auteur le plus traduit au monde après Agatha Christie, sans parler des adaptations pour le cinéma ou la bande dessinée. Il ne s'agit peut-être pas tant de lire Jules Verne, ni de penser Jules Verne, peut-être même pas de s'en inspirer, mais de capitaliser sur un nom, de devenir la métropole modèle en matière de recettes générées par un écrivain.

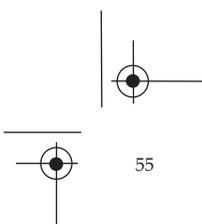
Quand on lui demande en quoi son jardin serait extraordinaire, Johanna Rolland répond : *d'abord parce qu'il nous ramène à la Nantes de Jules Verne, au Nantes du surréalisme. C'est l'audace et la créativité de notre ville qui s'expriment ici. Ce lieu va marquer notre singularité.* Mais cette ambition qui semble se dresser contre l'uniformisation urbaine ne fait qu'utiliser un imaginaire nantais largement fantasmé pour se placer, sans le dire, dans une concurrence des villes entre elles. Elle ne permet pas de revenir à une pluralité de mondes, d'univers, d'imaginaires urbains. On ne peut que douter radicalement de sa capacité à produire des représentations et expériences urbaines différenciées. Julien Gracq fait lui aussi un pas de côté. Dans *La forme d'une ville*, son grand récit nantais, il évoque cette nécessité de garder contact avec le lieu, la marge et l'interstice. *Je me suis trouvé par là peut-être plus sensibilisé que d'autres à toutes les lisières où le tissu urbain se démaille et s'effiloche, sans pourtant qu'on l'ait tout à fait quitté pour la campagne, et il m'arrive quelquefois de penser, en songeant aux livres que j'ai écrits, que ce goût pour les zones bordières a gagné pour moi par la suite de proche*

en proche et pris l'ampleur, jusqu'à se faire jour, par un jeu d'analogies, dans des domaines inattendus, de tonalité sensiblement plus sombre : de la lisière à la frontière, pour l'imagination il n'y a qu'un pas.

Enfin, dans le contexte ultra-vernien de Nantes Métropole, l'histoire de l'Éléphant est aussi édifiante à tous points de vue. Un animal-machine né en 2007, ultra-carboné, tournant en rond à l'année dans un zoo mécanique, produit dans un lieu ouvrier disparu et ainsi renouvelé, surexploité dans la vente de Nantes tant localement qu'à l'international (des scènes de promotion absurdes, dans des mégapoles mondiales, « venez à Nantes, nous avons un Éléphant ! »). Cet Éléphant a bien sûr sa poésie, la nuit, sa très grande expressivité, dans l'épaisseur de la pénombre sonore perturbée de bruits automobiles et de vacarmes festifs voisins, son gardien, la petite voiture de son gardien, cette expression réflexive de l'animalité telle que des humains se l'imaginent. Mais peu de gens s'en souviennent, il y a, en réalité, autre chose. Il y a deux Éléphants à Nantes. Celui dont nous venons de parler, et un autre, son grand frère, presque jumeau, un Éléphant quasi identique créé en 2005, mais totalement différent, car simplement animé par la force humaine, c'est celui de Royal de Luxe. Bien que les deux entités aient été et soient toujours soutenues par la collectivité, le divorce entre Royal de Luxe et les Machines reste peu connu. Il date de cette époque et il n'est pas rien. Il faudrait en parler davantage. Aujourd'hui, cet autre Éléphant, peut-être démantibulé, peut-être attaqué par des termites tropicales attirées par l'attractivité métropolitaine, dort dans les hangars du Royal au bout du boulevard de Chantenay, au cœur de cette ZAC que les Machines de l'île doivent mettre en scène à Miséry, à grands sons de finances, de ferrailles et de carbone.

Capitalocène/Loire — note 5

N'en doutons pas : l'Éléphant, le Manège des mondes sous-marins et l'Arbre aux hérons sont les produits dérivés, tardifs et vieux-jeu d'une superproduction en soixante-deux romans et dix-huit nouvelles publiée par Hetzel au 19^{ème} : les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne. Jules Verne ne méritait pas ça, lui qui n'a même jamais fait de science-fiction, mais de la prospective, s'inspirant, jusqu'à la crainte dans ses derniers romans, des découvertes et avancées des sciences et techniques de son époque. L'imaginaire de La Machine est pauvre, ringard, fait de resucés, d'emprunts bruts. La carte de son imaginaire est celle de la carte de paiement. Cet imaginaire va comme un gant à des édiles au garde-à-vous devant l'ordre néolibéral. C'est de cette façon que l'on vante le génie de ses animateurs.



De l'usage persopolitain de l'argent public

Maintenant, je pense que le projet ne se serait pas fait si il n'y avait pas eu cette incroyable idée de la carrière. De cette façon, c'est de nouveau lié à un projet d'urbanisation de la ville, c'est-à-dire ce grand chantier du Bas-Chantenay qui s'ouvre, qui va courir sur plus de dix ans. Nous avons la même fonction que l'on avait au début du chantier de l'Île de Nantes où on a été mis à la porte d'entrée de l'île. Nous avons été un véritable outil d'aménagement urbain, un accélérateur de greffe urbaine de ce nouveau cœur de la métropole. Nous mettre au tout départ du projet du Bas-Chantenay, cela va rajouter de la valeur au terrain, ça va rajouter de la vie, il y a des bistrots des commerces qui vont se créer ... C'est notre rôle, et c'est pourquoi Nantes investit, au travers de l'Arbre aux hérons, dans son avenir.

[Pierre Oréface, Les Inrocks, 31 juillet 2016]

La double nature revendiquée du projet, économique et artistique, touristique et naturelle, publique et privée ne vont pas sans poser un problème de modèle économique et financier. Le projet d'Arbre aux hérons en tant que tel n'a fait l'objet d'aucun appel d'offre et ne fera par la suite l'objet d'aucune concertation d'aucune sorte. Il bénéficie de fait de l'immunité due à l'exception culturelle, c'est-à-dire qu'il échappe à la mise en concurrence par dérogation au code des marchés publics. La finalité de l'exception culturelle est en effet de soustraire au jeu du marché « la création ou l'acquisition d'une œuvre d'art ou d'une performance artistique unique ». Ici, il est pourtant très difficile de séparer la performance artistique du contexte économique et l'environnement marchand qui la rend possible. Remplacer les appels d'offre par des subventions est donc *un choix « économiquement contestable et juridiquement risqué »*, pointait un rapport commun de l'Inspection générale des affaires culturelles et de l'Inspection générale des finances dès ... 2007. Dans le cas de *La Machine*, de plus, on ne peut plus parler de performance « unique », puisqu'elle est désormais à résidence à Toulouse, Nantes et Calais (Erwan Seznec, *La Machine, ingénieuse mécanique à transformer l'argent public*, Médiacités, 19 avril 2018)

Le projet est monumental, son coût l'est encore plus. L'Arbre est évalué, on ne sait comment, à 35 millions d'euros auxquels s'ajoutent 4 millions d'études préalables et les millions masqués de la communication et de l'événementiel métropolitains. Ce chiffre de 35 millions circule depuis au moins avril 2013. Il n'a jamais été réactualisé. Quel crédit lui accorder ? D'après le conseiller métropolitain d'opposition Marc Reneaume, chef d'entreprise et membre du conseil d'administration du Fonds de dotation de l'Arbre, aucun. *L'Arbre aux Hérons est un projet extrêmement séduisant, concède-t-il. Il suscite un réel engouement, poursuit-il. Mais*

cet engouement occulte une partie des problèmes. À se demander si la folie des grandeurs qui semble avoir saisi les dirigeants de l'association La Machine n'a pas fini par contaminer les élus. 35 millions, ce n'est pas cher ! *La rénovation de la gare coûte à elle seule 123 millions d'euros*, plaide pourtant François Delarozière, qui n'est pas à une comparaison déraisonnable près. Cependant ce chiffre sorti de nulle part est encore plus fragilisé par l'annonce le 4 septembre 2018 du recrutement par la société constructrice La Machine d'un.e « chargé.e d'Économie de Projet » pour dresser d'ici juin 2019 *une estimation complète et détaillée du coût du projet et des frais annexes (frais d'étude, d'expertises, de coordination, d'assurances, de communication, d'accessibilité, etc.)*. De son côté, en décembre 2017, Nantes Métropole s'est donnée deux ans pour disposer des éléments techniques et financiers pour confirmer la réalisation de l'Arbre.

L'Arbre aux hérons envisage d'attirer les subventions et les investisseurs avec ce double pari de la culture et de la rénovation urbaine. L'Éléphant et la Galerie des machines avaient coûté 7,7 millions, le Carrousel des mondes marins, 10 millions, le tout en partie financé par Nantes Métropole : la facture du Carrousel avait ainsi été réglée à 36,5% par la Métropole, 20 % par l'UE, 20 % par l'État, 13,5 % par le Conseil Départemental et 10 % par la Région. Pour le moment, seule une toute petite partie du financement de l'Arbre est dans les tuyaux. Le tiers sur lequel Nantes Métropole s'est engagée ainsi que les 4 millions qui viennent d'être alloués par le Conseil Régional. Sven Jelure dans son blog *La réforme d'une ville* fait le point sur les questions soulevées par le financement de l'Arbre.

Et d'abord, l'argent public. Indépendamment des études préalables (4 millions financés en partie par Nantes Métropole), et à supposer que l'enveloppe de 35 millions soit tenue, il est prévu que les 2/3 soient de l'argent public, soit 24 millions. Nantes-Métropole s'est engagée pour 12 millions et la Région pour 4 millions. D'où viendront les 8 autres millions ? *Nous sommes en discussion avec le département et je ne doute pas que l'État sera au rendez-vous*, a indiqué Fabrice Roussel, le vice-président dialogue citoyen, tourisme, équipements culturels d'intérêt métropolitain, etc., de Nantes Métropole. N'est-il pas étrange que sur trois interlocuteurs publics, le plus empressé ait été une Région administrée par la droite ? Le département socialiste et le gouvernement LREM se rallieront-ils au choix de celle-ci ?

Ensuite, l'argent privé, crowdfunding et fonds de dotation. Le dernier tiers de financement devrait provenir de dons privés et de partenariats avec des entreprises. Quarante entreprises auraient déjà promis 4 millions dans le Fonds de dotation créé en février, selon Pierre Oréface, le directeur



des Machines, sans citer un seul nom. Le but est d'atteindre 11 millions d'ici 2022. Les particuliers sont aussi appelés à donner. L'appel sur la plate-forme internationale Kickstarter, largement médiatisé, a eu un certain succès : 373 525 euros (soit bien plus que les 100 000 euros visés initialement) ont été récoltés en deux mois. Mais l'objectif dérisoire fixé sur Kickstarter ne représente que 0,29 % du financement annoncé pour aller au bout du projet. Et si l'argent collecté importait moins que l'utilisation de Kickstarter en tant que vecteur d'une campagne de communication internationale. Et c'est, bien sûr, sans compter les coûts de fonctionnement du Fonds de dotation puisqu'il a déjà à sa charge le salaire de sa « déléguée générale » et le coût des campagnes de crowdfunding.

Enfin, la question fiscale. *Nous avons encore quelques dispositions fiscales à régler*, a admis Fabrice Roussel à propos des dons des entreprises. De quelles dispositions peut-il s'agir ? Probablement de celles qui permettent aux entreprises de déduire de leurs impôts 60 % du montant des dons destinés à l'achat d'œuvres d'art. Hélas, la loi fiscale a défini ce qu'est une œuvre d'art (article 98-A de l'annexe 3 du Code général des impôts). Sur la base de ce texte, la Chambre régionale des comptes a expressément affirmé que les éléments du Carrousel des mondes marins ne constituent pas des œuvres d'art. On ne voit pas pourquoi ce qui s'applique au Carrousel ne s'appliquerait pas à l'Arbre. Sans réduction fiscale, les dons coûtent deux fois et demi plus chers aux entreprises : comment la Métropole compte-t-elle alors les convaincre ?

Aujourd'hui, l'incertitude financière est totale. C'est le magazine Capital qui l'écrit en août 2018, un magazine hautement subversif, dans un article sur « la folie des grandeurs à Nantes ». Au delà des coûts inconnus du chantier, Capital explique que l'addition flambera avec les coûts de maintenance. Un tel équipement, pour fonctionner au quotidien, nécessite un environnement gourmand en publicité, en énergie, en pièces détachées, en visites techniques, en surveillance, en emplois divers. Ces coûts devront être assurés par Nantes Métropole qui règle déjà la facture des autres Machines. Pour l'Arbre, *cela devrait tourner autour de 2 à 3 millions d'euros par an*, explique François Delarozière au magazine (pour la seule maintenance technique). Pierre Oréface annonce de son côté 12 à 14 millions d'euros (la globalité des frais de fonctionnement). À ce régime, le ticket d'entrée au paradis des hérons devrait coûter au moins de 12 à 14 euros à raison du million de visiteurs par an espéré. En 2017, les billetteries des Machines de l'île ont rapporté 4 millions d'euros avec un ticket médian à 6,50 euros hors taxe. *Il s'agit d'un choix politique d'accessibilité de la culture au plus grand nombre*, commente Fabrice Roussel. Avec 670 000 visiteurs annuels, on a atteint le maximum des capacités. Les promoteurs de l'Arbre en ont même fait un argument pour pousser

leur projet : celui-ci n'a pas vocation à siphonner les deux autres attractions mais bien au contraire à faire passer le cap du million de visiteurs – avec des propositions de tickets combinés. Soit un volume de 400 000 promeneurs sur l'Arbre dès l'année de lancement.

Arbre aux hérons : le fol optimisme de Nantes Métropole

Rappel des épisodes précédents : les financements de l'Arbre aux hérons sont tout aussi peu francs du collier que les chiffres des Machines de l'île. Mais ce n'est pas tout. Le dossier publié par Presse Océan le 9 décembre (2017) évoque aussi l'exploitation future de l'Arbre aux hérons, et ça n'est pas triste. Il confirme son objectif de fréquentation : 400 000 visiteurs. Ce qui permet d'établir le petit tableau ci-dessous :

Attraction	Investissement	Fréquentation annuelle (2015 pour les Machines existantes)	Soit montant de l'investissement nécessaire pour 1 visiteur par an
Éléphant et Galerie	5,2 millions d'euros	353 000	14,73
Carrousel	10 millions d'euros	260 000	38,46
Arbre aux hérons	35 millions d'euros	400 000	87,50

Il faut donc investir de plus en plus d'argent pour espérer faire venir un visiteur ! Le jeu en vaut-il quand même la chandelle ? « La métropole estime les retombées économiques de l'Arbre aux hérons à 30 millions d'euros et 400 000 visiteurs », assure Presse Océan.

On ne dit pas comment ce score de 400.000 visiteurs est obtenu. Mais il doit correspondre grosso modo au nombre actuel de visiteurs des Machines de l'île. Leurs 613 000 « visiteurs » de 2015 désignent en fait le nombre de billets vendus au total pour les trois attractions existantes — or certaines personnes en visitent plus d'une.

[...]

Grosses dépenses fixes, recettes incertaines

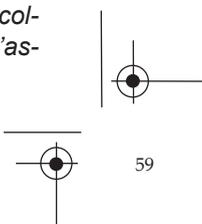
Tant qu'on y est, il faudrait aussi s'interroger sur le compte d'exploitation futur de l'Arbre aux hérons. Les Machines ont toujours été incapables de couvrir leurs frais. Ferait-il mieux ? Il y a intérêt ! Déjà, pour couvrir les remboursements de l'emprunt prévu par son plan de financement, il faudrait une marge d'au moins 3 euros par billet vendu – alors que les Machines perdent jusqu'à présent quelques 2 euros par billet vendu.

Est-ce jouable ? [...]

Sven Jelure, jeudi 22 décembre 2016

<https://lameformeduneville.blogspot.com/2016>

À Nantes, jamais la société La Machine n'a publié ses comptes. Et jamais la collectivité ne les a demandés. Contacté par Mediaticités pour savoir s'il ne faudrait pas s'inspirer des Toulousains sur ce point, Morgan Airiau, délégué général du Voyage à Nantes, répond laconiquement : *La Machine n'est pas délégataire de service public (...) Ni nous, ni la collectivité n'avons donc accès aux comptes d'un de nos fournisseurs, l'as-*



sociation La Machine, ce qui est normal. Parmi les salariés du Voyage à Nantes figure Pierre Oréface, directeur des Machines de l'île, mais également co-bénéficiaire direct, avec François Delarozière, de la subvention de pré-études de La Machine. Les deux concepteurs vont en effet se partager 140 000 euros en droits d'auteurs, conformément à la délibération du 8 décembre 2017.

Nul doute, enfin, que les intempéries et la saisonnalité handicapent sévèrement le vol des nacelles et la fréquentation de l'Arbre. Peut-être faudra-t-il construire finalement un Center Parc à Miséry pour couvrir l'édifice ? Ou tout bâcher comme la caravane défoncée d'un bidonville racisé ?

Capitalocène/Loire — note 6

À ces voies sans issue, suggérons à l'association La Machine (quel nom quand même !) une attraction supplémentaire. Le touriste entre dans la gueule grande ouverte d'un animal, le Serpent qui se mord la queue, en escaladant sa langue bifide (commode pour la gestion des flux : à gauche avec résa, à droite sans) déroulée comme un tapis rouge sur une place emblématique de Nantes (disons place de la Monnaie ou place du Commerce). Le touriste s'embarque ensuite sans même s'en rendre compte sur un tapis roulant. Il voit défiler dans une semi pénombre les 160 vertèbres de l'animal, moins les trente que celui-ci a déjà englouties (les plans de l'architecte Delarozière sont précis). En moins de 8 minutes 40 secondes, il se retrouve, ô magie de l'attraction, à son point de départ : la boutique-librairie spécialisée dans l'écologie et le développement durable et le recyclage et le circuit-court et l'économie circulaire, avec surtout les affiches, affichettes, cartes postales et autres porte-clés et gommes éléphantiques de la dite association La Machine.

Un signal de métropolisation surmoderne : tout est possible !

La conférence se tient dans les lieux du projet, un lieu encore peu médiatisé, abandonné depuis longtemps par les politiques municipales et non en mairie, sous le hangar des Machines ou ailleurs. Ce geste fort pose d'emblée la carrière comme le lieu emblématique où l'action doit advenir : la construction de l'Arbre *aux hérons*. *Au travers de ce fonds, nous voulons mettre en avant le savoir-faire du territoire et favoriser l'emploi* dit Yann Trichard, le président de la CCI Nantes-Saint-Nazaire. *Nous voulons regrouper l'École de design, l'IRT Jules Verne où naissent les innovations de demain, mais aussi les industriels locaux. Cette solution permet d'être disruptif. Nous voulons, comme dans le jeu à la nantaise, essayer de trouver un sens commun et de travailler ensemble au sein d'une ambition collective.* Le patron du Medef 44 complète l'utopie.

Nous voulons trouver le moyen d'associer les artistes, la robotique, le numérique ... Nous voulons que ce soit une démonstration de ce qu'on peut faire aujourd'hui, ce qui prouvera aussi aux jeunes que l'industrie, ce n'est pas un truc d'hier, c'est aussi l'avenir. Mais ce que Johanna Rolland annonce le 7 juillet dans la carrière, c'est aussi une phase nouvelle de la politique de métropolisation, l'extension de la métropole et le déplacement de son cœur vers l'ouest dans ce nouveau triangle magique de la métropolisation (Île de Nantes/ZAC Pirmil-les Isles/ZAC du Bas-Chantenay).

Pour comprendre, il faut s'éloigner un peu et observer l'histoire récente de l'aménagement urbain nantais dans son rapport avec la métropolisation. Pour la géographe Cynthia Ghorra-Gobin, la métropolisation est *une dynamique spatiale qui peut s'analyser comme la traduction urbaine de la mondialisation, c'est-à-dire de l'interconnexion croissante des économies et des sociétés à l'échelle de la planète. Cette mondialisation résulte elle-même de la globalisation, « nouvelle phase historique » d'un capitalisme désormais émancipé des cadres nationaux. Alors qu'elle se pense à l'échelle globale, la mondialisation produit localement de nouvelles configurations spatiales organisées autour de flux, d'échanges et de réseaux de tous ordres. Un nombre restreint de lieux, les métropoles, va ainsi concentrer les activités qui participent à la mondialisation. La métropole est ici une ville, mais c'est une ville particulière, qui possède des caractéristiques démographiques, fonctionnelles et spatiales tout à fait spécifiques (La métropolisation en question, 2015).* Elle s'est intéressée au cas nantais, emblématique. *À Nantes, la fermeture définitive des chantiers navals Dubigeon en 1987 aura, plus que tout autre événement, initié une réflexion autour d'un grand projet de centralité métropolitaine sur un territoire de 330 hectares situé au cœur de la Loire urbaine. C'est à la suite d'un marché de définition lancé par la ville en 1998 que le projet de l'Île de Nantes démarre réellement. Il joue un rôle important dans la consolidation, depuis 1989, d'un gouvernement urbain autour de la figure un brin paternaliste d'un maire-entrepreneur, Jean-Marc Ayrault, pilotant le leadership local. La restructuration des Nefs de Loire, anciens ateliers de préfabrication des bateaux, a ainsi ménagé des aires d'implantation où a pu s'installer l'Éléphant, première « machine » de l'île. Le projet porté à partir de 1997 par la municipalité veut redonner une cohérence à un ensemble habilement renommé « Île de Nantes » composé de quartiers hétérogènes (une ancienne ZAC des années 1970 à l'est, un vieux secteur faubourien au centre, une zone de friches industrielles à l'ouest), d'opérer une régénération de l'emprise portuaire et industrielle et surtout de retisser des liens forts entre la ville et la Loire.*





Peu à peu, pourtant, le projet est pris dans la dynamique de métropolisation que connaît la ville, où la culture doit jouer, selon la stratégie choisie, le rôle de catalyseur. Différents équipements culturels sont implantés sur l'Île, ainsi que des équipements et des activités de type métropolitain : grandes écoles, entreprises de haute technologie, activités de tertiaire supérieur, projet de pôle hospitalier géant, etc. On voit ainsi apparaître une tension entre un projet urbain de retissage entre la ville et le fleuve (nouvelles formes d'appropriation des berges, mixité d'usages, habitat, travail, loisirs, services ordinaires) et la logique de métropolisation qui exige des investisseurs locaux, mais aussi nationaux et internationaux autour d'activités haut de gamme (logement, restauration, tertiaire supérieur) et de grands projets subventionnés non soumis au débat public. L'urbanisation nantaise illustre ainsi la difficile articulation de deux logiques au sein d'un même territoire : l'une qui renvoie à l'inscription locale et à la fabrication de l'urbanité, c'est-à-dire à la production de la ville, l'autre à l'insertion dans le réseau mondial des villes impliquées dans la globalisation, c'est-à-dire à la métropolisation comme forme actuelle du capitalisme avancé et de la surmodernité.

En s'éloignant encore un peu, Les Grands Moulins de la Loire. *Ce bâtiment, il a une histoire industrielle et surtout il a une implantation particulière et c'est pas seulement parce qu'il est à côté de la carrière, c'est parce qu'il est bord de Loire, c'est lui le plus proche de la Loire, il fait partie du site historique portuaire nantais* (janvier 2019, butte Sainte-Anne). Plus connus sous le nom de CAP 44, les Grands moulins de la Loire ou Grands moulins de Nantes sont situés entre le fleuve et la carrière Miséry. Caché sous un bardage bleu défraîchi posé dans les années 1970 lors d'une première réhabilitation, ce bâtiment construit en 1895 par l'ingénieur Hennebique, inventeur d'un nouveau procédé béton armé qui porte son nom, est un chef-d'œuvre du patrimoine industriel nantais et mondial, en lien direct avec la Loire et doté d'une structure très particulière de poteau-poutre. Les Grands moulins de la Loire sont d'abord ignorés et dédaignés par les urbanistes de la ZAC comme par les porteurs du projet d'Arbre. Ce n'est que deux ans plus tard, en 2018, que Nantes Métropole lance, sous la pression de divers acteurs de l'architecture et du patrimoine, une concertation citoyenne sur l'avenir de l'immeuble, à partir des trois hypothèses finalement proposées par Bernard Reichen : démolir, transformer ou préserver. Suite à l'avis citoyen, la Ville de Nantes semble avoir décidé de conserver en les transformant les Grands moulins. Les arguments avancés par ceux qui réclamaient leur destruction sont de deux ordres, esthétique et paysager. La laideur du bâtiment actuel avec son bardage bleu est souvent mise en avant, mais détruit-on un bâtiment pour son bardage ? Question paysage, les Grands Moulins seraient situés

au mauvais endroit, ils cacheraient l'Arbre aux hérons et la vue depuis l'Arbre, mais démolit-on la maison de son voisin pour s'accaparer l'horizon ? Comme le dit un expert, pour que le patrimoine soit une source de développement, encore faut-il que le patrimoine soit encore là.

Selon le Collectif nantais des associations du patrimoine industriel et portuaire, c'est bien la relation à l'Arbre et au Jardin qui fait problème : il fait obstacle à l'ouverture sur la Loire. Lors de la conception des deux projets, la possibilité d'intégrer les Grands Moulins n'a pas été envisagée. Voilà un signal inquiétant quant à la prise en compte de l'existant. Tandis qu'on sublime l'histoire de la carrière, on raye d'un trait de plume un patrimoine industrialo-portuaire majeur de Nantes. Il serait quand même paradoxal de reprocher à ce bâtiment de 1895 d'être parachuté au bord du fleuve et de considérer que son emplacement serait moins légitime que celui de l'Arbre ! Dans un projet du Bas-Chantenay tourné vers des activités fortement liées à la métropolisation (tourisme, immobilier, numérique, tertiaire supérieur), le Collectif défend une meilleure inscription des projets de la carrière Miséry dans le contexte de la Loire et de son estuaire, de la relation entre une ville et son fleuve. Il préconise une réhabilitation des Grands Moulins au fort potentiel d'usages, un bâtiment capable et agile. La ré-invention d'une batellerie transitionnelle n'est pas non plus une option absurde dans les décennies qui viennent — comment intégrer cette option dans le réaménagement des berges de Loire.

Capitalocène/Loire — note 7

Nous sommes confrontés à un urbanisme massif et fluide à la fois. Il avance quartier par quartier, projet par projet, trottoir par trottoir, lampadaire par lampadaire ... Cette homogénéisation, cette normalisation des corps et des affects, des imaginaires, se dote aujourd'hui d'un nouveau bras armé, d'une dimension autrement plus puissante peut-être et dangereuse : le storytelling d'une ville intelligente, connectée. Chacune de ses avancées, cette smartcity portent une seule et même idéologie, globale et totale, un même mode de gouvernementalité des femmes et des hommes. Son morcellement rend cette idéologie difficile à combattre sur une unique ligne de front. Sa déconstruction est simplement salutaire.

Une nouvelle frontière spéculative : gentrifier le Bas-Chantenay

La gentrification de Chantenay est avérée, comme processus d'ajustement par lequel ce quartier réellement et symboliquement dévalorisé (vétusté du bâti, pollutions cachées, industries sales, vinaigrerie, fonderie, habitants populaires, précaires, squats) est transformé et embelli à la mesure de l'attraction potentielle que suscite sa proximité au centre. *La métropolisation concerne l'ensemble des composantes du territoire*



*urbain : elle transforme aussi bien les activités présentes, qu'il s'agisse de leur nature ou de leur répartition, que la matérialité du territoire, son bâti, ses paysages et finalement son image. Surtout, la métropolisation est à l'origine d'une standardisation constatée des espaces : gestes architecturaux phare et uniformisation des centres-villes, commercialisation des espaces publics et nouveau design urbain, grands parcs multifonctionnels et nouveaux usages contrôlés des lieux ... Toutes les politiques métropolitaines poursuivent globalement les mêmes objectifs de rayonnement et d'attraction : patrimonialisation (et récréation identitaire), festivalisation (et conquête économique de la nuit), bucolisation (et écologisation de nos modes de vie) ... accompagnées des projets du divertissement international (grands stades, centres commerciaux de nouvelle génération) et des grands équipements. Les cibles sociales visées sont alors très souvent les mêmes, au détriment des catégories populaires : des élites internationales aux créateurs de l'art urbain, des étudiants aux makers et fabers en tous genres, du tourisme de luxe au 4^{ème} âge de la silver economy (Guillaume Faburel, *Le hors-cadre démocratique est aussi un hors-champ territorial*, Médiapart, 5 avril 2017).*

Cette gentrification est vécue, subie pour beaucoup au quotidien, par les Chantenaysien-ne-s. Le projet d'Arbre et l'aménagement du Bas-Chantenay officialisent un processus déjà ancien qui a commencé sur la Butte Sainte-Anne. C'est aujourd'hui la partie la plus chère de l'ouest de Nantes. En témoignent à l'instant le déploiement progressif des concept-stores. Dans les années 1980 et 90, le peuplement de Chantenay s'est d'abord renouvelé par l'arrivée de classes moyennes diplômées, de Zola au Bois-Hardy et Jean-Macé. Essaient alors un peu partout les maisons rénovées à grands frais. La mode est aux matériaux rappelant l'époque des industries et des chantiers. Il reste encore cependant des logements sociaux, au-dessus du parc des Oblates, dans le bas du boulevard de la Liberté ou au bout de la rue de l'Abbaye, parfois par pâtés de maisons entiers. C'est sur cet axe qu'il est prévu de développer la promenade touristique du « parcours des coteaux » et de construire 400 logements sur les friches du Bois-Hardy, actuellement zone de permaculture et de jardinage autogérée.

La gentrification se poursuit par l'arrivée de cadres des professions intellectuelles et supérieures dans les secteurs les plus recherchés, autour de la mairie de Chantenay ou de la place Jean-Macé. *Sur ces deux zones, on constate aujourd'hui que le revenu moyen évolue à la hausse, constate la géographe Isabelle Garat. Les ménages imposés sont aujourd'hui très nombreux, les bas revenus rares. Aujourd'hui, les données statistiques sur Chantenay approchent de celles des zones les plus élevées de Nantes que sont Monselet ou Procé (Médiacités, 28 Juin 2018) Mais ce*

n'est pas le cas de la zone en bord de Loire marquée par le trafic automobile et les nuisances des dernières industries.

La perspective change avec la ZAC. L'agence AIA (*Life designers*) s'installe dans l'ancienne salle à tracer des chantiers Dubigeon. Comme sur l'Île de Nantes, on réhabilite la structure industrielle du bâtiment. Architectes et ingénieurs prennent leurs quartiers avec leurs voisins du collectif Bloc13, regroupant une vingtaine d'associations culturelles dans les anciens docks. Badauds, touristes et fêtards suivront en 2019 avec l'ouverture d'une gigantesque brasserie dans l'ancienne savonnerie, au pied de la grue noire ; un projet porté par un investisseur australien. Avec ces nouveaux clients, quatre restaurants ont déjà ouvert ces cinq dernières années dans la rue Bougainville toute proche. La discothèque Le Calysto, fermée en 2011 après deux noyades en Loire, est devenue le CO², club à la mode. En face, le vétuste bar échangiste a fermé ses portes en août dernier, sur un terrain que la collectivité a préempté pour tout raser et ouvrir sur le fleuve. Après le départ des derniers marginaux du quartier, ce pâté de maison est, lui aussi, en train de prendre de la valeur. *En s'approchant de la butte Sainte-Anne, on peut monter à 4 500 euros du mètre carré, confie un agent immobilier. Des prix qui s'apparentent à ceux du centre-ville. Au contraire, rue Bougainville, en face de la vinaigrerie, on n'est encore qu'à 2 800 euros par mètre carré. Cette zone qui sera fatalement impactée par la construction de l'Arbre aux hérons tout proche est même devenue un terrain de pari spéculatif pour certains gros portefeuilles en perspective d'une plus-value à moyen terme* (Mathieu Lecrom, *Médiacités*, 28 juin 2018). Le camp de travailleurs installé depuis une dizaine d'années en bord de Loire, sur le parking de CAP 44, a été expulsé. Il ne reste que des ruines disloquées et quelques déchets derrière les blocs de béton : une image dégradée d'une vie sociale pourtant à prendre en compte, loin des standards métropolitains affichés.

Cette gentrification n'est pas seulement un « phénomène urbain » elle n'est pas juste le remplacement d'une population par une autre. Selon l'écrivaine américaine Sarah Schulman évoquant le quartier de Manhattan, le processus de gentrification homogénéise la complexité, la diversité, l'action dynamique et la remplace par une uniformité, par une institutionnalisation culturelle, par un plus fort consentement au pouvoir en place et par une sorte de paralysie de l'action (Sarah Schulman, *La gentrification des esprits*, éditions B42). Ces dynamiques expliquent les formes d'assentiment local à des projets qui ne font à bien des égards qu'accompagner, encadrer des habitant·e·s ou des professionnel·le·s déjà installé·e·s.



La nature
en ville



Capitalocène/Loire — note 8

La ville soigne son image. Mieux elle conduit ses projets par l'image et la formule communicationnelle. Elle cherche l'acquiescement, l'assentiment des personnes par les images qu'elle crée, diffuse, projette. Ces images ne sont pas la réalité, elles sont une tentative de prise de pouvoir sur le futur, une préemption du futur lui-même, de notre futur. Elles sont une technique de contrôle et de pouvoir. Leur puissance véhicule et impose l'imaginaire des managers. Ils veulent par elles laisser penser que leur futur est déjà là et qu'il n'y a aucune raison de lutter.

ULTIMES MISES EN SPECTACLE

Un dimanche matin, sous les Nefs, une queue devant la billetterie des Machines. Vente des activités, au choix, activité Éléphant ou Galerie ou Carrousel ou les trois, en attendant l'activité Héron car les activités ont besoin de se renouveler. La métropolisation s'impose ainsi par les formes de vie qu'elle aménage, ici l'extension du domaine des loisirs, une offre de divertissements calibrés, payants et répétitifs. En face, la boutique-librairie est pleine des produits dérivés (affiches, souvenirs, tee-shirts, etc.). Les livres, ici souvent de qualité, ne sont qu'un résidu préservé. Machines, Folles Journées, Atlantide, festival des littératures, Le Voyage à Nantes, tous les aspects de la vie culturelle sont, dans le régime métropolitain, saisis et pétrifiés sous la forme de fêtes, d'évènements massifs, voyants, centralisés, hautement subventionnés et surmédiatisés. Cette festivalisation autoritaire agit comme une pompe à finances publiques, dépouille, entrave et assèche la création locale et rend plus difficile et plus aléatoire la vie sociale et culturelle dans les quartiers.

Mise en récit du projet urbain

Le projet urbain de l'Île de Nantes dans les années 2000 se référerait certes à Bilbao, alors très à la mode, où le rapport entre port et ville était repensé autour du couple économie et culture. Il s'en distinguait cependant par le refus d'un monument à l'architecture d'exception, celui qu'aurait pu être un Guggenheim nantais, projet défendu à l'époque par la droite locale. *Ce n'est pas un musée au sens de l'icône architecturale qui a été choisi à Nantes mais bien plutôt une combinaison de plusieurs projets. Les élus de la ville se sont ralliés avec les Machines de l'île à un projet ludique, artistique, culturel et touristique. La présence des constructeurs des machines fantastiques articulées par la troupe du Royal de Luxe a en effet marqué la ville depuis les années 1990 et est apparue comme une possibilité originale de valorisation culturelle et touristique de l'île de Nantes* (Amélie Nicolas, *Le projet urbain nantais, une mise à l'épreuve du modèle de*



Bilbao, Métropolitiques, 2014). Ces projets associent protection et valorisation du patrimoine industriel et portuaire à des propositions culturelles, festives, artistiques, contemporaines qui permettent, au delà de leur succès de fréquentation, d'adoucir les conflits patrimoniaux issus de la mobilisation des anciens ouvriers de la Navale et des défenseurs du patrimoine, au point qu'on a pu parler d'urbanisme à la nantaise. Mais celui-ci n'est-il pas devenu un mythe local ? Un mythe qu'on raconte aux visiteurs étrangers en prenant soin que rien ne s'échappe de la controverse locale. Le nom sera resté et tout le reste aura changé. Les Allumées se sont éteintes.

Depuis l'annonce du 7 juillet 2016, les promoteurs du projet qu'ils soient publics ou privés se répandent en émerveillements plus ou moins feints et descriptions édéniques abondamment relayées par la presse. Ce texte, par exemple, au milieu de dizaines d'autres, de Chantal Dubois-Thuillier, présidente de la Fondation du Crédit mutuel de Loire-Atlantique Centre-Ouest et premier financeur privé de l'Arbre. *Idéalement placée, ouverte sur la Loire à la jonction de ses deux bras, Miséry accueillera donc en 2022, l'Arbre aux hérons, fleuron des Machines de l'île, ainsi qu'un Jardin extraordinaire, partiellement ouvert au public dès l'automne 2019. La carrière deviendra alors un haut lieu du tourisme à Nantes, offrant aux visiteurs perchés, un point de vue étonnant sur le dernier fleuve sauvage européen, dans un écrin de nature lui même surprenant.*

Bientôt l'annonce spectaculaire est suivie du tsunami verbal caractéristique des acteurs institutionnels nantais. La presse locale ou nationale n'est pas en reste. Elle apparaît beaucoup plus encline à construire le mythe d'un projet extraordinaire qu'à documenter et à enquêter sur la réalité du projet : prise de décision, opportunité, cohérence, financement, ingénierie, écologie, transition, conséquences habitées, etc. Dans ce fatras communicationnel, on cherchera toujours les données, les faits, les modes d'action, les études d'impact, la trace des enquêtes. Un million de visiteurs annuels annoncé et aucune étude d'impact ou simple information dans le quartier ! Le storytelling n'en a que faire et d'ailleurs le dialogue citoyen nantais n'est pas concerné par les grands projets. Dans cette perspective, le projet Jardin + Arbre est scénarisé et nous est restitué à la façon d'une série, à la fois très prévisible et très coûteuse.

> 7 juillet 2016 | l'annonce présidentielle dans la carrière ou comment jouer de l'effet de surprise par la « redécouverte » d'un lieu caché et méconnu.

> 20 juin 2017 | Le Jardin extraordinaire, conférence très médiatisée de François Delarozière square Maurice-Schwob ou comment les paysagistes Tim Smit et Gilles Clément sont utilisés comme caution d'excellence et d'éthique.

> 30 Juin 2017 | première mise en exploitation de la carrière Miséry ou comment, à l'occasion des dix ans de la Machine, on rend palpable le transfert du cœur joyeux de la ville, de l'île de Nantes à la carrière à travers une fête populaire de commande hautement subventionnée.

> 12 avril au 30 juin 2018 : Complètement Nantes ! ou comment à l'occasion d'une dispendieuse opération de communication/propagande dédiée au dialogue citoyen (un million d'euros ? nous ne saurons jamais), la friche Miséry se voit définitivement fermée en tant que lieu libre d'accès et assignée à sa nouvelle existence.

> 19 juin 2018 | Un si beau jardin ou comment lors d'une conférence sur *les jardins suspendus, de Nantes à Babylone*, des paysagistes nous embarquent à Nice, Séoul, Singapour et intronisent le Jardin extraordinaire au panthéon des jardins mondialisés.
> Etc. [à suivre]

L'événementiel s'accompagne d'images de synthèse trompeuses, reprises sans distance par les médias. Peu importe que l'arbre soit en ferraille, qu'il pèse des tonnes ou coûte des bras. L'absence d'appel d'offre, la destruction d'un écosystème original, l'imprécision du montage financier, le déjà-là que l'on fait disparaître, la viabilité économique incertaine sont absents de leurs préoccupations. L'Arbre, projet de bouleversement d'un lieu habité nous est présenté comme la venue d'une valorisation durable et pacifique d'un espace singulier, d'une occupation harmonieuse du territoire urbain, garante d'un bonheur programmé dans une ville enfin débarrassée des conflits et soudain réconciliée avec la « Nature ». C'est par le miracle de ses promesses publicitaires qu'un tel projet emporte une adhésion au-delà des cercles directement intéressés par sa réalisation. Et aussi, parce que l'enquête collective n'a pas lieu — l'enquête nécessaire sur l'Arbre aux hérons. Mais l'entrée dans ce paradis de papier glacé (le modèle des paysagistes du laboratoire Phytolab, concepteurs du Jardin extraordinaire, est celui de l'Eden Project à Londres) commence par l'enfer de la destruction du vivant, l'expropriation de toutes les formes de vie qui s'étaient développées là et la bureaucratisation (bientôt marchandisée) des usages du lieu. Dans une métropole qui revendique l'exemplarité de sa démocratie participative, qui possède un grand service du dialogue citoyen, un projet d'une telle ampleur n'a été soumis à aucun des nombreux dispositifs de concertation existants. Tout se passe « comme si ». Comme si le projet portait en lui même sa justification scénarisée, comme s'il ne pouvait que s'imposer par son évidence et ne pouvait/devait être confronté à aucune alternative, à aucune contre-expertise, rejoignant en cela une des caractéristiques principales des Grands Projets Inutiles et Imposés, leur prétention à incarner la raison contre le réel.

Mise en tourisme de l'espace ordinaire

Pour l'offre touristique de la ville, c'est que les touristes en général quand ils viennent à Nantes ils restent deux jours, donc ça fait une nuit d'hôtel et qu'en proposant une offre touristique à cet endroit là, les touristes pourraient rester deux nuits à Nantes. Elle (la maire-présidente) l'a dit devant nous, donc c'est noté dans mon cerveau, c'était son argument en fait.

[janvier 2019, butte Sainte-Anne]



Dans la ville métropolisée, le tourisme constitue un enjeu économique important. Ses résultats se mesurent en nombre de visiteurs et de nuitées d'hôtel corrélé à la taxe de séjour et au chiffrage délicat des retombées économiques. À Nantes, le choix a été fait de plus en plus clairement d'adosser culture et économie, choix finalisé dans la nouvelle structure Le Voyage à Nantes, créée en 2011 et dirigée par Jean Blaise, lui-même embauché à Nantes dès 1982 ! Habitants ordinaires, nous n'apercevons qu'une infime partie de la communication touristique réalisée par la collectivité depuis des années à l'extérieur de la ville. Dans le cadre du volet culture de la politique de marketing territorial de la Métropole, Le Voyage à Nantes s'inscrit donc dans une certaine continuité mais ambitionne néanmoins une augmentation radicale de l'attractivité touristique et son internationalisation. L'enfermement politique dans le projet de nouvel aéroport à Notre-Dame-des-Landes et la maltraitance organisée autour de la non-régulation des nuisances de l'aéroport Nantes Atlantique auraient-elles quelque rapport avec cette obsession touristique ?

Le Voyage à Nantes a la forme juridique d'une société publique locale ou SPL. C'est une grosse structure touristique et culturelle qui mélange subventions et recettes propres. La SPL regroupe Le Château des ducs et son musée, les Machines de l'île, le Mémorial à l'abolition de l'esclavage, la Biennale Estuaire, l'opération estivale annuelle Le Voyage à Nantes, les Tables de Nantes et l'Office de tourisme. Financée aux deux tiers par les collectivités locales, et pour le dernier tiers par la billetterie, des recettes commerciales et des partenaires privés, la SPL pesait, en 2014, 26,2 millions d'euros de chiffre d'affaires. Ce tourisme officiel hautement subventionné est aussi grand dévoreur d'espaces urbains et féroce équilibriste de terrains pour l'aventure. Ses besoins en nouveaux spots, en attractions inédites et en événements extraordinaires sont sans limites. Nous n'avons encore rien vu. Pour optimiser la mise en tourisme, il faut rationaliser, aménager, capturer, contraindre, séduire, acheter, manipuler et mettre au pas. Le tourisme de masse réclame le propre et l'aseptisé. Il appelle le grillage, le plot de béton, l'agent de sécurité et la vidéosurveillance. Il demande des jardins propres et sécurisés. Terminée la friche Miséry, place au Jardin extraordinaire ! La mise en tourisme crée le lieu touristique. Elle est le détournement et l'arraisonnement d'un lieu considéré à la fois comme ordinaire ou inadéquat du point de vue du tourisme, mais aussi comme porteur d'une future plus-value touristique. Au bout du processus, le lieu touristique remplace les lieux ordinaires de la vie. Le tourisme se concentre ainsi sur des lieux déjà considérés comme extra-ordinaires (hauts lieux, stations, musées, monuments) mais aussi, par ses propres évolutions et l'usure des lieux qu'il

engendre, tend à touristifier des lieux ordinaires, inédits du point de vue touristique, leur faisant perdre résidents, pratiques, atmosphères, vie bon marché. L'invention touristique lorsqu'elle concerne des lieux considérés au départ comme peu ou pas attractifs, et c'est le cas pour la carrière Miséry, passe par un processus d'enchantement, de marketing, de mise en récit. Il s'agit de fabriquer de l'extra-ordinaire. Pour cela, les décideurs et acteurs touristiques vident le lieu touristifié de sa substance la plus intime, de ses ressources secrètes et privent les habitants de l'accès à ses ressources. En cela, la touristification constitue une privatisation, mais aussi une privation de l'espace. On prive un lieu de ses ressources, de ses trésors, on prive les habitants de l'accès à ses ressources.

Mise en fiction de la démocratie participative

Sur ce rapport là, au rêve, à l'imaginaire, est-ce que ce serait pas une colonisation de nos imaginaires qui nous empêcherait de penser qu'il y a d'autres manières de faire, des espaces appropriables, d'événements...Du coup la question « ça fait rêver », ce serait une colonisation des esprits qui nous amènerait à penser que ça nous fait rêver.

[janvier 2019, butte Sainte-Anne]

Depuis 2016, le processus politique concernant le devenir de la carrière Miséry n'a jamais envisagé d'alternatives. Cet aveuglement (une volonté claire plutôt ?) est d'autant plus troublant que des urbanistes, des paysagistes, des architectes, des étudiants ont travaillé dans la carrière, qu'elle a fait l'objet de travaux de fin d'étude, qu'à la demande du SEVE, le grand service des espaces verts de la Ville, un paysagiste reconnu a imaginé et dessiné un tout autre avenir pour la carrière. La démocratie participative et la coconstruction prennent ici la forme du « je ». *J'ai décidé* répète Johanna Rolland. Répondant à la question d'un habitant lors d'une de ces rencontres de quartier, à Bellevue, elle enfonce le clou. *Ce qui est essentiel c'est la clarté des règles du jeu : que mettons-nous au débat et que n'y mettons-nous pas ? Moi, je revendique qu'on ne mette pas tout au débat. Les 280 propositions sur lesquelles nous avons été élus, les finalités de ces propositions, on ne les met pas au débat. Je revendique aussi de décider sur tous les sujets stratégiques.* C'est là une curieuse manière de s'asseoir sur la participation qui, dans le droit français, est justement décrite à la fois comme complémentaire de la représentation électorale et comme permettant de travailler les sujets stratégiques avec les citoyens. Ces élu·e·s pensent, peut-être sincèrement, que leur élection leur garantit un droit de décider, seul et en cachette, des grandes options. Ce n'est pas ce que dit le droit. Et c'est dans les failles de ce droit, dans la croyance absolutiste à la démocratie représentative



comme délégation de souveraineté sans contrôle, dans nos faiblesses d'habitant·e·s dominé·e·s, que se maintiennent des pratiques aussi contestables. Pratiques dont la réalité n'est, par contre, pas contestable. Récit.

Une rencontre de quartier

Bellevue/Sainte-Anne, mardi 29 novembre 2017

Maison des habitants et du citoyen, la salle municipale de la place des Lauriers, une rencontre de quartier ordinaire, qualifiée de mi-mandat. Cette rencontre a été préparée en amont par un parcours-déambulation dans le quartier avec les élus concernés et des fonctionnaires municipaux. Par ailleurs, un kiosque installé dans une salle attenante met en récit la politique municipale à travers de nombreuses expositions, fiches, brochures, prospectus soigneusement illustrés. Les images servent à visualiser les projets, inéluctables. Les visiteurs peuvent y rencontrer des responsables de projet ou des élus de quartier. Au moment où la maire fait son apparition, une centaine de personnes sont présentes. Ce sont pour beaucoup des habitués de ces réunions, des membres d'associations, une moyenne d'âge autour de la soixantaine. Sur le devant de la scène se tiennent Johanna Rolland et à ses côtés, mais en retrait, l'adjointe pour ce grand quartier, Abbassia Hakem, et l'animateur de la réunion présenté comme journaliste et travaillant à l'agence Scopic, une agence (privée) de design et de conseil en communication. Après l'énoncé des règles du jeu de la réunion, après une longue introduction de la maire relancée par les questions obséquieuses de l'animateur, après l'intervention de « l'habitante-témoin » qui dit combien elle a trouvé intéressante la balade et les élus présents disponibles, la parole est enfin donnée à la salle.

Pour quelques opposant·e·s à l'Arbre aux hérons, c'est l'occasion d'interpeller la collectivité.

Mais stoppons ici le tableau.

Vous obliger à lire le déroulé de cette rencontre serait bien ennuyeux tant la rencontre fut elle-même longue et ennuyeuse. En effet, les habitants n'auront qu'un temps de parole très limité, en partie capté par les associations partenaires de la Ville. Ils auront été soumis au format question/réponse qui ne permet pas l'expression des opinions. Cette réunion de mi-mandat ressemble follement à un « grand débat » macronien. À la troisième question sur l'Arbre aux hérons, et alors même que nous nous ne disposons que d'informations très parcellaires, il est mis fin au *dialogue* car l'Arbre aux hérons *n'est pas le sujet*.

Il n'est que de voir l'air résigné des élu·e·s sommé·e·s d'y assister ou la mine déconfite des participant·e·s à la sortie (*on n'a rien appris*) pour constater que ce type d'exercice ne satisfait personne. Plombées par le formalisme et la technocratie, ces réunions ne permettent jamais d'aborder les visions stratégiques, les enjeux réels des projets. Si les organisateurs n'attendent au final rien ou pas grand chose des participant·e·s, et vice-versa, c'est que les forums, débats, assemblées citoyennes, comités citoyens ou encore auditions publiques répondent en réalité, le plus souvent (il y a des exceptions) à d'autres fonctions que celles qui semblent fonder leur existence. Notamment celle de donner chair et consistance au

fantasme d'une cité débarrassée des rapports de pouvoirs, des intérêts divergents, des conflits. Celle aussi de montrer que les dirigeants démocratiquement élus, leurs affidés, ceux qui les conseillent, les lobbies qui les entourent, ne forment pas une oligarchie hors sol et hors d'atteinte mais qu'ils n'ont pas tout à fait perdu le contact avec leurs électeurs.

Mise en cascade artificielle d'un écosystème

Et si c'était par désespoir que les cascades se précipitaient du haut des montagnes.

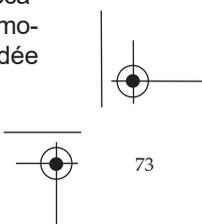
Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, 2011

De quelle *nature* parle-t-on quand on parle de *nature* ? S'interroger sur le projet de l'Arbre, c'est aussi tenter de comprendre cet apparent paradoxe qui fait que la destruction d'un écosystème aussi rare et aussi précieux que celui de la carrière Miséry s'effectue précisément au nom du retour de la nature en ville, revendiquée, réclamée par les élu-e-s à longueur de déclarations. Dans un éditorial de Nantes passion, en mars 2017, Johanna Rolland présente ainsi le projet : *ce jardin sera donc un espace offert à la nature en ville, une traduction très concrète à l'aspiration profonde à plus de végétal qu'expriment les habitants et dont j'ai fait un axe fort du projet nantais depuis le début du mandat*. Le premier avril 2019, dans une longue interview au journal Presse-Océan, Johanna Rolland annonce même qu'elle a mis Nantes *en orbite écologique*. La vérité est que jamais nous n'aurons entendu autant parler de *nature en ville* qu'au moment précis où celle-ci régressait partout et à très grande vitesse, en raison même de la densification accélérée de la métropole.

Comme les quartiers sont des zones de reconquête républicaine, les friches sont comme des zones de reconquête touristique. Et on voit quand même, juste pour parler de l'aménagement et de la table rase, on voit ce qui reste des espaces naturels sur l'île de Nantes, c'est-à-dire, voilà, entre deux immeubles, là où il y a les tables de ping-pong, là où il y a deux ou trois trucs derrière l'éléphant, tout a été complètement laminé. Y a plus d'espace naturel existant et pourtant y en avait énormément.

[janvier 2019, Butte Sainte-Anne]

De fait, il y a bien, à Nantes, sinon une politique, du moins une certaine attention portée aux *espaces verts* et que bien des villes lui envient. Cet intérêt pour la nature en ville se donne à lire à travers de très nombreuses déclarations d'intention mais aussi à travers certaines réalisations ou projets, un patrimoine de parcs important. En utilisant largement un vocabulaire écologisé, en usant les mots de jardin, parc, végétation, les promoteurs du projet ne se contentent pas de capter l'aura dont bénéficie l'idée





de nature auprès de la population, ils la construisent et l'entretiennent à leur manière et selon leurs intérêts. Johanna Rolland pousse cette logique en consacrant la nature en ville en sujet politique majeur : *la nature en ville sera l'objectif de la deuxième partie du mandat.*



Mais l'amour des élus pour la nature est à ranger dans la catégorie des amours vaches et paradoxales. Il n'interdit pas l'abattage récent, au prétexte farfelu de voie piétonne et de piste cyclable, de deux douzaines d'arbres quai Henri-Barbusse, de quatre-vingt autres sur les allées Duguay-Trouin et Brancas ou la requalification à la tronçonneuse et au broyeur du Val de Chézine à Saint-Herblain ou encore la destruction de parcs et jardins privés arborés inclus dans de grosses opérations urbaines, etc. Et d'autres arbres sont menacés partout alors que l'on renouvelle l'opération Plantes en Pots sur le quai de la Fosse.

Le type d'écologie mis en oeuvre par la métropole reste bien fonctionnaliste et devient en même temps surmoderne. L'ingénierie environnementale est mise au service de la densification urbaine qu'aucune considération écologique ne doit en réalité entraver. C'est ainsi qu'il faut comprendre quelques annonces récentes de la maire-présidente, prononcées dans son incroyable jargon persopolitain : la création d'une canopée solaire ou végétale sur les toits de Nantes et pour cela la venue d'une certaine d'acteurs des toits, l'invention d'un déjà légendaire site web sobrement intitulé le *Bureau de la terre* dédié aux porteurs de projets en lien avec l'écosystème urbain, le recours aux acronymes indéchiffrables comme OAP TVBp (Orientation d'Aménagement et de Programmation thématique Trame Verte et Bleue et paysage), les allusions fréquentes à un nouveau coefficient vert appelé aussi coefficient biotope ou coefficient biotope par surface dont on n'arrive pas à savoir comment il se calcule mais qu'on nous dit incontournable. Les enjeux réels sont rendus illisibles, éloignent les citoyens du débat et organisent une fausse science métropolitaine.

Que la nature apparaisse au premier plan des représentations des projets urbains à Nantes ne doit rien au hasard. Les politiques voudraient bien dessiner l'horizon d'une ville-nature idéale, pacifiée, *une nature apaisée, raisonnée et arraisonnée* selon l'expression de Jean-Christophe Bailly, à la fois plus désirable et plus monnayable. Car la mise en spectacle d'une nature échantillonnée et réduite à une fonction décorative, fait vendre et monter le prix du mètre carré. *Quand le spectacle de la nature sublime votre quotidien* clament ainsi les panneaux publicitaires des promoteurs immobiliers, rue Harrouys, à côté de l'hôtel de luxe installé dans l'ancien Palais de justice.

Si le recours à la nature tourne pour les élus à l'obsession, c'est

qu'elle tend à constituer une valeur-clé et consensuelle des sociétés modernes. Terme polysémique, voire équivoque, elle mobilise une foule d'acteurs, tous experts à divers titres de la *chose naturelle* : élus, fonctionnaires des collectivités territoriales, architectes, paysagistes, urbanistes, associations, chercheurs, etc. Pour ses promoteurs, elle constituerait, entre autre, une réponse aux changements climatiques, aux crises urbaines et sociales, à l'accroissement et à la diffusion des pollutions ainsi qu'à la disparition de la biodiversité. Dans ce contexte, des éléments de nature sont réhabilités ou restaurés ou installés en milieu urbain sous la forme d'*objets de nature*. Ces objets qualifient ici des dispositifs *grandeur nature*, des morceaux d'environnement artificialisés : parcs, toitures et façades végétalisées, bassins d'assainissement, berges revitalisées, esplanades, etc.

En réalité, cette conception de la nature en ville à travers des objets, alignements d'arbres en pots comme sur le quai de la Fosse (le Quai des plantes !), parcs organisés et soigneusement mis en scène, ne date pas d'hier. C'est la poursuite d'une longue histoire qui accompagne celle de la révolution industrielle et les rêves de toute-puissance technicienne. L'anthropologue Philippe Descola a montré le caractère historique de cette vision séparée de la nature et de la culture. La conception moderne de la nature se révèle être avant tout une construction culturelle : produire chez le spectateur un sentiment grandiose comme devant un tableau. *De façon exemplaire aux États-Unis et de manière plus discrète ailleurs, les parcs naturels sont bien des tableaux grandeur nature, c'est-à-dire des morceaux d'environnement artialisés, par les conditions de leur création et de leur perpétuation ; des artifices pittoresques dont les mécanismes de fabrication et d'entretien se doivent de demeurer cachés afin que ceux qui les fréquentent soient en situation d'apprécier sans arrière-pensée l'expérience régénératrice de l'immersion dans une nature réputée vierge. Car il faut des médiations innombrables et soigneusement cachées pour que le visiteur d'un parc naturel puisse jouir du spectacle qui s'offre à ses yeux et ressentir le sentiment fugace d'être le premier à fouler un sentier dont la maintenance est pourtant inscrite dans le budget et qui mobilise employés et bénévoles à longueur d'années* (postface, *Les coulisses de la Nature*, 2007).

C'est cette vision d'une nature mise en spectacle qu'on retrouve dans les propos de Frédéric Fourreau, le paysagiste associé à l'agence Phytolab qui conçoit le Jardin extraordinaire : *nous allons d'abord réfléchir à une mise en scène en nous inspirant de la représentation de la nature par les peintres paysagistes du 19^{ème} siècle : l'homme apparaît tout petit face à une nature majestueuse. Nous allons travailler sur la notion d'échelle, avec des astuces visuelles pour provoquer le frisson* (Nantes

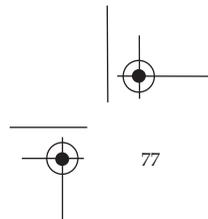
Passion, mars 2017). De la même façon, le principal défi de l'entreprise Arrosage système, chargée de concevoir et de construire la cascade, est bien d'escamoter à tout prix la grosse tuyauterie nécessaire à sa réalisation en la camouflant sous la végétation (Ouest-France, 28 juillet 2018)

Mais que reste-t-il une fois les masques tombés ? Non pas le doux murmure d'une cascade mais une ingénierie environnementale omniprésente, non pas le vol du héron sur la Loire mais le bruit et la fureur d'un spectacle à l'ère industrielle ! Et que reste-t-il aux habitants et aux habitantes, aux touristes, sinon le rôle étriqué de spectateurs/consommateurs et peu importe que le spectacle soit gratuit comme dans le Jardin extraordinaire ou payant comme l'Arbre aux hérons, l'important, est la « mise en parc ». Un double enfermement, le vivant chosifié, pétrifié dans une série d'objets à voir, totalement dépendants du jardinier dans le meilleur des cas ou de l'ingénierie environnementale, les spectateurs enfermés dans les frontières physiques du parc mais surtout dans les limites de ce qu'ils sont en droit d'y faire ou pas.

Dans *Règles pour le parc humain*, Peter Sloterdijk (2000) décrit ce processus comme un processus éminemment politique. *Depuis Platon, le fait de tenir les hommes dans des parcs ou dans des villes apparaît désormais comme une mission relevant de la politique. S'il existe une dignité de l'être humain qui mérite d'être exprimée dans la réflexion philosophique, c'est surtout parce que les hommes ne sont pas seulement tenus dans les parcs à thèmes politiques : ils s'y tiennent eux-mêmes [...] Dans les parcs municipaux, les parcs nationaux, les parcs cantonaux, les parcs écologiques, partout les hommes sont forcés de se faire une opinion sur la manière de réguler la tenue qu'ils s'imposent à eux-mêmes.* Dès lors, on voit mieux le rôle que peut jouer le dispositif parc, quelle que soit la nature du parc, à thème, d'attraction, voire fan-zone, dans la gouvernance de la ville, de la ville néo libérale en particulier. Peu de gouvernements rechignent à la mise en parc dès lors qu'elle produit le milieu par lequel il nous rend captif et cherche à nous ensorceler. En ce sens, le parc est le lieu emblématique de la servitude volontaire.

Malgré l'audace qu'il s'attribue (et qui commence à nous lasser), l'exécutif nantais n'a pas inventé grand chose en matière de recyclage de la nature en ville et de jardin artificialisé. Il ne fait que suivre une mode globalisée de l'écoblanchiment des villes les plus densifiées et à des actions de régénération verte et culturelle de mégapoles les plus polluées comme Séoul ou Singapour. D'ailleurs, la ville ne cache pas ses modèles puisqu'elle a reçu sur le site même de la carrière, Tim Smit, co-fondateur de l'Eden Park project en 2016 ainsi que Bertrand Schippan,

directeur France de l'agence néerlandaise d'architecture et urbanisme MVRDV pour présenter l'une des réalisations de son agence, le Sky Garden de Séoul, et Carly Lamb, représentante de Grant Associates pour parler des Gardens by The Bay de Singapour. C'était la conférence intitulée *Jardins suspendus, de Nantes à Babylone* en juin 2018, le jour même de l'expulsion des réfugiés et exilés qui s'étaient mis à l'abri dans les locaux vides du bâtiment CAP 44, devant la carrière.





découvrant les Antilles, il y a bientôt deux ans, le projet d'Arbre aux hérons n'a guère avancé. On ne sait pas s'il sera effectivement construit. C'est plausible, mais notre intuition dit autre chose. Le montage financier est toujours aussi fragile et opaque, les études de faisabilité sont débutantes. Elles nous livrent par ailleurs une toute autre image de l'Arbre que celle de l'artiste des posters.

ET MAINTENANT ?

Conclusion

Mais pendant ce temps, l'exécutif ville-métropole a multiplié les coûteux gestes d'appropriation de la carrière pour affirmer son droit de propriété sur les lieux, domestiquer le site, l'adapter à ses nouvelles fonctions urbaines et politiques. La carrière est ainsi devenue une nouvelle arène de la campagne électorale permanente. L'espace ouvert de la carrière a été pour l'occasion enserré dans une imposante structure modulable tubulaire, elle-même enfermée dans un carcan grillagé qui empêche de s'aventurer dans la partie encore préservée. C'était « Complètement Nantes ! ».

On pose à l'entrée des grilles métalliques, on cadenasse, on bouche tous les interstices, les failles dans le mur d'enceinte, on aseptise les environs, on chasse sous pression des travailleurs stationnés sur le quai de l'Aiguillon, on canalise la circulation des piétons et des cyclistes, on pose des blocs de béton, on expérimente une navette autonome (défaillante) sans chauffeur. Le gardiennage de jour et de nuit est confié à une entreprise privée. Les horaires d'accès sont très réduits. La liste des interdictions sur le site est phénoménale, on croirait un gag. C'est du Prévert !

Depuis qu'il est « ouvert », le site n'a jamais été aussi peu accessible

Ces gestes métropolitains sont les mêmes que ceux du propriétaire privé qui clôturé minutieusement son terrain avant de clouter sur sa porte la pancarte ATTENTION CHIEN MÉCHANT OU DANGER, MAISON PIÉGÉE. La méthode ressemble en apparence à celle d'une opération d'urbanisme temporaire ou transitoire menée dans la joie et l'harmonie, mais tous les codes et les usages en sont détournés et même renversés. Il s'agit d'abord d'empêcher. Il s'agit aussi de bureaucratiser et de formater les nouveaux usages. L'Arbre aux hérons se caractérise avant tout par ce qu'on ne pourra pas y faire, ce qu'on ne pourra plus y faire, tout ce que le projet interdit déjà d'y faire. La philosophe Isabelle Stengers explique que le capitalisme, ce n'est pas seulement l'exploitation mais aussi, et même d'abord l'expropriation, cela depuis l'expropriation historique des *commons* en Angleterre, quand les

CONDITIONS D'ACCÈS / OBJETS NON AUTORISÉS

- Bouteilles en verre, canettes en métal, gobelets.
- Bouteilles plastiques de plus de 0.5 l (le bouchon doit être obligatoirement enlevé)
- Armes, substances explosives, inflammables ou volatiles
- Armes factices
- Articles pyrotechniques, bougies
- Objets tranchants, pointus ou contondants, canifs et couteaux
- Objets susceptibles de servir de projectile
- Chaises pliantes, grands sacs à dos, tentes et tout matériel de camping, gamelles et gourdes
- Mâts de pavillon et de drapeaux, parasols, parapluies non escamotables avec pointe
- Pompes et matériel de réparation pour vélos, casques de moto
- Les animaux, sauf cas exceptionnel (personne non voyante)
- Signes ou banderoles de nature politique, idéologique, religieuse ou publicitaire
- Bagages.



DES POINTS DE PRÉ FILTRAGE AUX ABORDS SERONT MIS EN PLACE
ET LES PALPATIONS AUX PORTES SERONT RENFORCÉES ET MAINTENUES APRÈS LE CONCERT.



paysans vivant de ces terres communes ont été jetés sur les routes. Nous voyons ici, à Nantes, la continuité des expropriations dans le monde urbain contemporain, au nom de la rationalisation, de la densification, de l'accélération, de la nécessité de contrôler, du désir immodéré de faire de l'argent qui se nomme cupidité. Le devenir de la carrière Miséry constitue une expropriation. Elle révoque les formes de vie spécifiques qui s'y étaient développées pour y substituer une exploitation touristique massive, intensive et mondialisée.

Un des grands malentendus sur lequel repose ce projet se trouve dans l'idée rabâchée à l'éccœurement selon laquelle il serait nécessaire de redonner de la vie à un quartier qui en manquerait. Cette idée, on la trouve encore dans l'interview donnée par Pierre Oréface au magazine Les Inrocks (devenu lui-même propriété de grandes fortunes françaises) le 30 juillet 2016 sous un titre significatif : *L'Arbre aux hérons, un remède à la « morosité » à Nantes*. Mais de quelle morosité parlons-nous, de celle qui est générée par les effets démultipliés du choc métropolitain et des tensions partout visibles, de cette compétition dans un espace de plus en plus densifié ?

Ce qui se ferme aujourd'hui brutalement dans la destruction de cet endroit merveilleux, c'est la possibilité de faire advenir un morceau de ville en commun. *Nantes a de l'audace* ne cesse de répéter Johanna Rolland, mais c'est une audace paradoxale que celle qui consiste à détruire les interstices d'autonomie, à clore les parenthèses vivantes, à boucler l'avenir à double tour, à sceller pour longtemps le destin d'un milieu de vie, à couper l'herbe sous le pied à la multiplicité des possibles, à la multitude des agencements, pour imposer un projet univoque, grandiloquent, coûteux et finalement sans grande imagination. Cette forme d'audace d'arracheurs de dents (et d'arbres) est un exemple presque parfait de verticalité (verticalité de l'objet et de la prise de décision), de l'absolutisme et de la surmodernité. Cette audace là s'assoit sur l'hypothèse de la participation. Elle nous empêche et nous nie profondément dans nos expériences individuelles et collectives.

Capitalocène/Loire — note 9

Des manèges. Un manège de plus. Ce sont des manèges, ils tournent en rond ... Ne sont-ils pas la plus basique, la plus directe façon de tenir et gérer, dans un temps chronométré et dans un espace contrôlé, son client, sa cible ? Dans l'industrie la chaîne tient l'ouvrière ou l'ouvrier. Dans l'élevage industriel le rail suspend le poulet, le porc, le bœuf et l'emporte se faire débiter après abattage. Avec ce parc d'attraction à trois manèges géants nous aurions une forme concentrée, pure, des ambitions du capitalisme total dans son appréhension du temps et de l'espace. Ce qui ne surprend pas à Nantes.





Succès des parcs d'attractions. Succès des paquebots de croisière : espaces confinés et de translation, sur le côté desquels les paysages se déroulent, comme autant de territoires aplatis, réduits à la surface lisse et brillante d'une publicité pour agence de voyage. Des décors, des images sur lesquels on voudrait que le réel et ses aléas n'ait plus aucune prise. La machine englobant totalement le consommateur. La mécanique se devant d'être parfaitement huilée, dans le fantasme d'un mouvement lisse et sans heurt, en continu.

Les manègent tournent en rond. Autour d'eux la ville est prise dans cette force centrifuge, se mue en parc d'attraction. La logique est ici. Le hamster tourne dans sa roue. Assoiffé il s'arrête à la pipette. Il avale un granulé. Il repart dans sa roue. Gestion, mouvement ordonné, aimantation, animation par la monnaie dématérialisée. Prenez votre billet ! Prenez place ! Durée maximum 45 minutes ... Sauf en cas d'avarie, de panne, de grève du personnel pour salaire trop bas (d'ailleurs la convention collective qui régit ces attractions et le Voyage qui les chapeaute est bien celle des parcs d'attraction, type Disney ; soyons clair : seulement pour le personnel du bas bien sûr). Le paquebot de croisière se couche sur le flanc. Quelque chose arrive. La machine se grippe. Le temps s'ouvre et le point de vue sur la côte, le rocher qui est là à moins de soixante mètres change.

Ces attractions sont une expression proche du point zéro. C'est pourquoi il leur faut exister avec le grand renfort d'une communication lourde et massive, grasseuse et enveloppante, répétée et répétitive. Nantes est une ville de commerce, elle ne s'embarrasse pas de faux-semblants. Les temps sont au commerce ? Le tourisme est le marché en pleine croissance ? Allons-y ! Prenons notre part du cadeau. Goinfrons-nous.

Comme l'explique David Bollier dans *La renaissance des communs, pour une société de coopération et de partage* (2014), un commun, c'est *une ressource, plus une communauté concernée (ce que nous nommons, dans notre projet, des collectifs autonomes), plus un projet démocratique pour instituer ce commun et l'administrer*. Ces ressources communes sont de nature très différente : biens communs de la connaissance, modes de socialité, expériences de santé communautaire, ateliers coopératifs, espaces et lieux propices aux rencontres et aux échanges facilitant la vie démocratique. Penser la ville dans les termes du commun, c'est donc imaginer de nouvelles pratiques : d'une part, un processus qui nous engage dans la voie d'une démocratie participative où chacun et chacune peut prendre la parole à propos de ses conditions d'existence et de toute question qui le ou la concerne, et d'autre part, un processus qui nous conduit vers une démocratie contributive qui s'appuie sur la volonté de chacun de s'exprimer par ce qu'il expérimente, crée et produit avec d'autres au sein de la ville. La démocratie participative préserve l'expression singulière que chacun porte individuellement et collectivement, la démocratie contributive assure la prise en considération des pratiques et des usages dévelop-

pés au sein de la ville, une démocratie des projets et des expériences des communautés.

Inventer des brèches dans un monde clos

L'espace se restreint. Les espaces sont de plus en plus clos, de plus en plus sécurisés, de plus en plus armés.

[janvier 2019, Butte Sainte-Anne]

En appeler, dans cette conclusion, au droit à la ville, ce n'est pas juste sortir un concept de sa boîte, ni manipuler un slogan explosif et pimenté, c'est en parler avec la volonté de rompre avec ces mondes clos, avec la ville et l'espace tels qu'ils sont aujourd'hui pensés, gérés et produits par les dominants. Nous retenons particulièrement du travail d'Henri Lefebvre, l'intérêt marqué qu'il porte aux résidus, à tout ce qui résiste, tout ce qui fissure et déborde l'urbain quand il est trop lisse. Prise au sérieux, la carrière Misery est/était le lieu de très nombreuses expériences portant témoignage d'un écart, d'un décalage avec les usages attendus, planifiés et codifiés de la ville. Ce sont toutes ces inventions urbaines par le bas qui constituent la possibilité de transformation de nos espaces de vie. C'est en cela que nous parlons de brèches qui nous permettent de vivre d'autres façons de faire la ville. C'est à partir de toutes ces singularités, petites ou grandes, courtes ou longues, discrètes ou visibles, plus ou moins radicales, que peut être repensé et mis en œuvre le droit à la ville. Ces expériences permettent d'envisager la question de la démocratie autrement. Avant tout, elles font sortir les habitants et les habitantes d'une alternative infernale : soit dénoncer et critiquer verbalement l'existant (en vain), soit jouer les figurants de la démocratie participative (en vain), deux postures dans lesquelles les agents de la bureaucratie et des affaires voudraient nous enfermer.

Bien sûr, personne ne peut savoir à l'avance la place et la direction que prendront ces expériences. Elles ne constituent pas à elles seules une alternative indifférenciée et globale face au violent processus d'urbanisation et de densification qui caractérise les politiques de métropolisation. Pour autant, elles sont une manière heureuse d'amorcer une pensée de la ville qui s'éprouverait à partir d'actions résiduelles, souvent qualifiées de « sans importance », de poser un droit à la ville qui ne soit pas unique et abstrait mais multiple et à vivre. Ces collectifs d'habitants et d'habitantes ne se vivent pas en marge, mais plutôt dans une tension créatrice entre autonomie et participation, entre retour sur soi et ouverture aux autres. En ce sens, leurs rapports avec les instances de concertation ou les dispositifs mis en place par la Ville ne sont jamais simples

et joués d'avance. C'est tout cela que nous disons avec l'écosystème détruit de Miséry.

Et maintenant ?

Nous sommes au printemps 2019. Le chantier du Jardin extraordinaire se poursuit après la phase de destruction initiale. La falaise granitique presque entièrement mise à nue, pelée à vif, réverbère et clignote au soleil d'avril. La carrière aplanie, équarrie, défrichée ressemble déjà à son futur policé. Le jardin du Tiers-Paysage, le sauvage, y fait place à son simulacre dompté. Tout y semble plus petit, délimité, circonscrit, bien plus taillé pour la commerce et le tourisme que propice au secret et à l'imaginaire. Du belvédère de Lusancay, on voit se dessiner en contrebas les formes et les contours de ce qui n'est déjà plus une friche mais un nouveau parc, organisé, quadrillé, sécurisé. Le bassin de rétention des eaux, scotché de plastique noir — les premiers essais de la cascade ont déjà eu lieu en janvier, peu spectaculaires au point que Presse-Océan se sent obligé de préciser que le débit réel sera bien plus impressionnant — des chemins largement tracés qui délimitent des îlots de végétation rescapée du massacre des pelleteuses. Pour l'exotisme promis, on attend. Mais on sait qu'une partie des essences sera importée de Nouvelle-Zélande.

Capitalocène/Loire — note 10

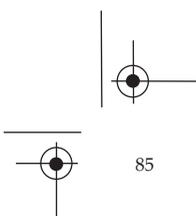
Quelle énergie pour faire tourner en rond ces inepties ? Des solutions low-tech, en lien avec les enjeux contemporains ? Que nenni. Des panneaux solaires ? Non. Une éolienne peut-être ? Une petite éolienne pour le décor ? Non. Même pas. Rien. Nada. On va pas s'embêter avec ça, déjà que le moteur hybride de l'Éléphant nous a coûté un bras. La cascade sera électrique, les bras articulés hydrauliques et motorisés. Personne ne mettra la main à la pâte, n'usera de son huile de coude. Ne vous inquiétez pas. Vous êtes vraiment rabat-joie, hein, des contre-tout ! Tout sera mécanique, peut-être un peu électrique comme les vélos, rien de musculaire ou pas trop. Aucune participation de votre part ne sera requise, sinon financière. On aurait pu imaginer quelque chose autour du banc à vélos qui fait monter l'eau, du bélier hydraulique, ou que chaque personne gravissant les escaliers pour rejoindre le haut de la falaise devienne elle-même un court instant une porteuse ou un porteur d'eau (ce métier qui animait les rues il n'y a pas encore si longtemps, rappelant que cela ne va pas de soi). Un litre ? Deux ? Trois pour les plus courageux. Ce serait poids libre. Œuvre collective, avec un autre plaisir à l'arrivée. Une eau transportée par une énergie 100 % humaine. Cette eau (prise dans la Loire bien sûr, la Loire n'est pas faite que pour être mirée ou s'y admirer) alimente un bassin. Quand les gens ont bien œuvré, on an-

nonce le lâcher d'eau, la cascade. L'eau tombe, s'écrase en bas, en contre-bas, trente mètres plus bas. Elle s'éparpille en milliers de minuscules gouttelettes, forme un arc-en-ciel, s'oxygène, se calme dans un bassin de régénération avant de regagner la Loire ... Si la Loire est encore là. On dit que le niveau des océans monte et comme la Loire est un fleuve à marée, il est fort à parier que son estuaire en soit perturbé ... La mer s'invitera peut-être plus tôt que prévu sur les rives de Chantenay.

Nous avons une certitude : si cet Arbre voit le jour il ne prendra jamais racine. Peut-être que le temps finira par lui donner une patine, un charme vieillot, suranné, comme une vieille poupée régionale sous sa cloche de verre, mais il ne prendra jamais racine. Il sera toujours facile d'en faire autre chose. Un tuteur à haricots par exemple. Nul doute qu'il ne corresponde aucunement aux attentes du moment décisif que nous vivons.

Si l'Arbre ne voit pas le jour, comme on s'autorise déjà à le penser dans les milieux bien autorisés, le Jardin extraordinaire, lui, sera bel et bien livré avant le démarrage officiel de la campagne des élections municipales, à l'automne 2019. Mais, privé de l'Arbre, ce Jardin réputé extraordinaire, livré propre et brillant comme un sou neuf, prend une autre signification, il peut alors être détourné, repris, ouvert, (ré)investi, indigénisé, poétisé, partagé. La jeunesse inspire. Elle respire. Un chaud week-end de mars, des adolescents se baignent dans le futur bassin de rétention de la cascade artificielle. Il est en chantier, juste mis en eau pour les premiers essais d'étanchéité. Dans le même élan, des milliers de jeunes hommes et de jeunes femmes, et des moins jeunes, défilent dans les rues de Nantes pour exiger que la crise écologique entre dans les radars de l'action publique. Ils plantent des arbres fruitiers dans les espaces publics. Ces jeunes arbres plantés sont bien sûr enlevés par les services à la demande de l'exécutif. Mais tous et toutes reviendront, dans la multiplicité des formes d'agir et d'habiter.

La carrière Miséry peut retourner au commun.





Note édifiante sur la disparition du papier recyclé fabriqué en France

Nous sommes en avril 2019. La seule papeterie française produisant du papier recyclé, Arjowiggins, à Bessé-sur-Braye dans la Sarthe (580 salariés), a été placée en liquidation judiciaire quelques jours plus tôt, le 29 mars, par le tribunal de commerce. Ce naufrage industriel et cet abandon d'un pilier de l'industrie locale du recyclage traduisent des logiques économiques et des choix politiques absurdes.

À l'instant, de nombreux imprimeurs, dont le nôtre, sont en colère devant ce gâchis et doivent réorganiser leur approvisionnement.

Ainsi, ce livre n'est pas imprimé en papier recyclé comme il était prévu.

Il faut maintenant aller acheter le papier recyclé à des milliers de kilomètres, par la route, au bout des logiques folles de concurrence.

Un scandale transitionnel.

WE WERE
HERE!

WE ARE
HERE!

Carrière Miséry destruction de la ville sauvage

La diversité, ce n'est pas rien, c'est la condition même de la vie — et de la vie bonne.

Ce qui arrive aujourd'hui à la carrière Miséry, dans le quartier du Bas-Chantenay à Nantes, une carrière unique en Europe selon les mots de Gilles Clément, un morceau de ville sauvage en devenir, incarne cet aménagement prétendument transitionnel qui consiste en réalité à extirper la diversité végétale, animale, mais aussi sociale et culturelle.

L'exécutif métropolitain capture la carrière à l'été 2016 et y organise à grands frais la propagande d'un projet touristique contestable, l'arbre aux hérons, servi par un jardin annoncé extraordinaire : poétique obligatoire et simpliste, fragilité industrielle et technologique, économie dirigée et ultra-subsventionnée, obligation faite aux acteurs locaux d'y adhérer.

Le chantier a démarré. Il n'est pas beau à voir.

Défoncer et scalper un des rares morceaux de ville sauvage pour y installer une cascade artificielle dans le temps de l'échéance électorale ? Forcer les imaginaires, les réduire à des actes de consommation touristique et à une révérence subventionnée ? Obliger la communauté à une nouvelle bulle spéculative dans tout un quartier ? Voilà quelques questions que la friche Miséry nous pose par sa modestie et sa discrétion mêmes.

Le livre du collectif nantais PUMA (pour une métropole appropriée, autogérée, aquatique, assez chouette, amoureuse, à compléter, etc.) s'inscrit dans un mouvement de protection et d'usage en commun de la carrière Miséry qui a maintenant plus d'une dizaine d'années.

8 € — www.alacriee.org
isbn 978-2-919635-12-2

